

HORACE VAN OFFEL

LES DEUX
INGÉNU S



Bois gravé de

Gérard Cochet.

COLLECTION " LE ROMAN "
DIRIGÉE PAR EDMOND JALOUX
CHEZ BERNARD GRASSET



E.O.

YFS

ML
A
8482

Comm. sent per file w/

LET THEE KNOW

THEY ARE HERE

LES DEUX INGÉNUUS

OU

le Voyage aux Iles Fortunées

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- L'Exaltation** (Albin Michel, édit.).
L'Oiseau de paradis (Albin Michel, édit.).
Les Nuits de garde (Albin Michel, édit.).
Le Tatouage bleu (Albin Michel, édit.).
Le Don Juan ridicule (Albin Michel, édit.).
Suzanne et son vieillard (Albin Michel, édit.).
Le Peintre galant (Albin Michel, édit.).
La Terreur fauve (Albin Michel, édit.).
Une Armée de pauvres (Boogaerdt, édit.).
Les Enfermés (Boogaerdt, Rotterdam, édit.).
Le Retour aux Lumières (Lamberty, édit.,
Bruxelles).

THÉÂTRE

- Les Intellectuels**, 3 actes (Vve Larcier, édit.).
L'Oiseau mécanique, 4 actes (Vve Larcier, édit.).
La Victoire, 4 actes (Plancke, édit., Bruges).
Une Nuit de Shakespeare, 3 actes (Librairie
Moderne)

HORACE VAN OFFEL

LES
DEUX INGÉNUUS

OU

le Voyage aux Iles Fortunées



PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

—
1924

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON
NUMÉROTÉS DE 1 A 5 ET VINGT EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS
DE 6 A 25

EXEMPLAIRE N° 20

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1924.

LES DEUX INGÉNUUS

OU

LE VOYAGE AUX ILES FORTUNÉES

I

Notre famille était réputée pour la vertu de ses femmes et le génie de ses mâles. Les Bergen avaient le sang pur, la taille élégante, une démarche légère, de longs sourcils arqués et un grand nez. Pourtant la situation de cette famille, favorisée de dons si précieux, était médiocre. Jamais un Bergen ne réussit à faire fortune ni à prendre quelque place prépondérante dans le commerce, l'armée ou la magistrature, à tel point que les Anversois en avaient

LES DEUX INGÉNUS

tiré un dicton, qu'ils citent encore quand ils veulent justifier leur excessive modestie intellectuelle : « Malgré leur esprit tous les Bergen meurent sur la paille. »

Il était exagéré de dire « tous les Bergen ». En vérité quelques-uns finirent honorablement; mais d'autres concurrent l'hôpital, l'asile des vieillards indigents, voire la prison, le gibet, le bûcher, le poteau d'exécution aux époques barbares où il suffisait d'une idée originale pour faire pendre, rôtir, ou arquebuser un philosophe.

Le malheur des Bergen provenait de ce qu'ils mentaient mal, sans talent. Ils étaient altiers et querelleurs. Bien qu'ils méprisassent l'argent, ils aimaient le faste dans leur domestique et leurs habits. En outre les mâles étaient galants.

Dès les premiers jours de mon exis-

LES DEUX INGÉNUS

tence je parus si manifestement promis à une haute destinée que mes parents ne doutèrent point que je fusse la fleur de notre race. Une étoile semblait éclairer mon front, et mes yeux, à peine ouverts, épouvantaient les servantes tant ils regardaient droit, tant ils regardaient fort. Les servantes remarquèrent aussi que j'étais bien conditionné et que j'annonçais un gaillard de solide et amoureuse complexion.

Mon père, loin de s'effrayer de ces signes violents, ne songea qu'à en tirer parti. Il me fit baptiser de trois prénoms pompeux, Raphaël, Virgile, Alexandre, afin que je pusse, si je m'illustrais dans les arts, les lettres ou les armes, ennobler ma signature et choisir le nom qui conviendrait le mieux à ma gloire.

J'ai commencé à rassembler des souvenirs dès l'âge de quatre ans. En ce temps je contemplais l'univers du haut

LES DEUX INGÉNUS

des fenêtres de la maison paternelle. J'en connaissais les limites, les toits bleus et les aigles d'or de l'Hôtel de Ville, la flèche hardie de Notre-Dame, les quais, les tours du pilotage, les prairies de la rive gauche et, partout, les mâts, les vergues et les cheminées des navires. Lorsque les locomotives s'arrêtaient de siffler, les steamers de corner, les grues géantes de dérouler leurs chaînes sonores, j'entendais le carillon de la cathédrale secouant dans les airs ses énormes grelots de bronze et de cristal.

Mon père était courtier d'une société d'assurances contre les sinistres maritimes. Aux murs de son cabinet de travail des affiches illustrées contaient des histoires émouvantes de voiliers en perdition, de naufragés protégés, recueillis par le Génie secourable de la Société appuyé sur son ancre d'espérance. Je pris longtemps mon père pour un

LES DEUX INGÉNUUS

magicien qui, à sa fantaisie, soulevait et apaisait les tempêtes.

Ma mère, elle, connaissait des histoires de vaisseaux fantômes, de sirènes et de dieux marins. Elle disait que, près des îles de Walcheren, il y avait un village englouti par les eaux. En face de notre demeure, s'élevaient les murs ténébreux, les créneaux et les terrasses du *Steen*, vieux *burg*, habité jadis par Elsa de Brabant, et où aborda Lohengrin, le céleste chevalier du Cygne.

Rien ne m'étonnait. Parfois ma mère mettait sa robe de satin, son diadème, ses bracelets, pour aller au bal du Prince Charmant. Mais le lendemain elle avait la migraine et mal aux pieds, à cause de ses petits souliers de vair un peu trop étroits.

Mes sœurs Marthe et Marie, mon frère Guido allaient à l'école. Guido était un abîme de savoir. Il expliquait : « La terre est une planète. Elle a deux pôles,

LES DEUX INGÉNUS

deux tropiques, un équateur. La baleine n'est pas un poisson. Nous avons tous un squelette. »

Dans un livre il le montrait, son squelette. Je redoutais cette figure décharnée qui avait deux trous à la place des yeux et trop d'ongles et trop de dents.

Mes sœurs étudiaient au Sacré-Cœur de Jésus. Elles récitaient le Catéchisme et l'Histoire sainte : « Combien de Dieux y a-t-il? Il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes. »

Elles aussi ouvraient un livre pour prouver la véracité de leurs paroles. Un livre rempli de gravures singulières représentant des saints, des patriarches, des déluges et des cités en flammes. A chaque page Dieu était visible, marchant parmi les hommes, ou les surveillant du haut d'une lucarne percée dans les nuages.

Je parlais de ces mystères à ma com-

LES DEUX INGÉNUS

pagne de jeu, Yella, fille du capitaine Danco, notre voisin et un peu notre parent. Toute petite qu'elle était Yella avait accompagné plusieurs fois son père en voyage. Mais quand Danco était à terre ou qu'il naviguait dans des parages trop lointains et dangereux, avec sa barque *la Stella Maria*, il laissait sa fillette chez nous. Comme nous avions à peu près le même âge on nous couchait ensemble dans un petit lit. Nous dormions enlacés en mêlant nos membres et nos cheveux. Le samedi soir on nous mettait dans une cuvelle de bois, remplie d'eau tiède. Ma mère et les servantes riaient en nous voyant tout nus, Yella noire et dorée comme une créole, moi plus blond et plus blanc qu'un chérubin peint par Jordaens.

Pour nous Yella était née au pays des singes et des perroquets verts. Elle avait depuis longtemps perdu sa mère. Les

LES DEUX INGÉNUS

grandes personnes disaient qu'elle était « une enfant naturelle ». Cela nous humiliait un peu, mon frère, mes sœurs, moi, pauvres enfants ordinaires, trouvés à l'ombre d'un chou. La croyant idolâtre, je cherchais à la convertir.

— Yella, voici le livre. Il dit : « Il y a un seul Dieu en trois personnes, sans compter les bondieux qui regardent par la fenêtre du ciel. »

— Il y a des Dieux partout, répondait Yella. Dans la mer, les lacs, les forêts, sur les montagnes bleues. J'en ai vu un qui avait cent bras; un autre mangeait des serpents.

Cela faisait rire Guido. Guido se moquait également de Marthe et de Marie.

— Votre Histoire sainte n'est qu'une niaiserie de la première ligne jusqu'à la dernière. Le monde n'a pas été créé en six jours. Jamais le Paradis terrestre n'a existé.

LES DEUX INGÉNUUS

— Si fait, intervenait Yella, je sais où c'est. J'y ai été. C'est plein d'oiseaux-mouches et de papillons.

— Tais-toi, jeune Caraïbe. Il n'y a ni ciel ni enfer.

Marthe indignée criait :

— Tu es un impie!

Marthe était résolue. Elle répondait si vivement à Guido qu'ils finissaient par se battre. Alors ma mère gémissait et se plaignait à mon père lorsqu'il rentrait de sa besogne. Le père réprimandait les coupables et leur donnait, à chacun, cent lignes à recopier. « Nous nous battons comme Poil et Plume. Vous vous battez comme Poil et Plume. Ils se battent comme Poil et Plume. » Cela montrait à l'imagination des chats enragés et des coqs en furie, mais ne servait à rien. A la première rencontre Poil et Plume recommençaient.

Yella, poupée exotique, nous était

LES DEUX INGÉNU

précieuse pour nos récréations. Dans son masque d'or, à reflets roses, luisaient deux diamants noirs, ses yeux, taillés en amande. Lorsqu'elle courait, sautait à la corde, ses tresses fouettaient l'air et se tordaient autour de son cou, pareilles à deux couleuvres vivantes. Nous organisions des spectacles pour les enfants du voisinage. Yella y tenait toujours le rôle de Vendredi ou de la jeune Indienne captive.

Pour les autres jeux, étant les plus faibles, les plus inexpérimentés, nous servions de victimes aux grands. Toujours pris au colin-maillard, perdant tous nos gages à pigeon vole, nous finissions par nous retirer à l'écart. Des chaises, des tabourets, un tapis nous servaient à construire une ajoupa. Nous nous imaginions être dans une île déserte. C'était le seul jeu qui nous plaisait. Blottis l'un contre l'autre, cachés, nous

LES DEUX INGÉNUS

pensions être à l'abri du malheur, de la pluie, du vent et des orages.

Mais tous les jeudis nous faisons fête à grand'mère. Elle arrivait à heure fixe avec son bonnet fleuri, son cachemire et son cabas. Elle aussi parlait des merveilles de la vaste terre. « En Chine on commence à construire les maisons par le toit. Aux Indes il y a des montagnes si hautes que ceux qui y grimpent peuvent tremper leurs mains dans les nuages. Les falaises aimantées de la Norvège attirent les vaisseaux de fer... »

Un jour grand'mère nous apporta un oiseau dans une cage. Je voulus prendre l'oiseau dans ma main, pour le montrer de près à Yella. On s'y opposa. Alors je réclamai à grands cris, en tapant un peu des pieds, qu'on accrochât la cage à notre hauteur, pour nous permettre d'y regarder à loisir. Cela nous amusa jusqu'au soir.

LES DEUX INGÉNUS

Grand'mère partit. Guido, Marthe, Marie rentrèrent de l'école. La servante alluma la lampe et les écoliers commencèrent leurs devoirs. Refugiés au fond de la hutte que nous venions de construire, la main dans la main et nos têtes unies, nous les observions pendant qu'ils ouvraient leurs cahiers. Au dehors le vent gémissait dans les mâts, les cordages et emportait au loin l'appel nostalgique des cargos en partance. Parfois ce vacarme s'apaisait et alors nous n'entendions plus que le tic tac de la pendule et les petits coups de bec que l'oiseau, perché sur notre toit de fortune, donnait contre les barreaux de sa cage.

Marthe se mit à frotter avec une gomme à effacer.

— Ne pousse pas, gronda Guido.

Marthe tira la langue. Ensuite elle prit son Histoire sainte pour aider Marie à répéter sa leçon. Elle lut :

LES DEUX INGÉNU

— Alors les eaux couvrirent la terre, et Noé fit entrer les animaux dans l'arche.

Guido sursauta :

— L'arche de Noé! quelle plaisanterie. Est-ce que Noé y fit entrer les puces et les cancrelats? Un fameux bateau; papa ne l'aurait pas assuré pour dix millions.

— Tais-toi, riposta Marthe. Tu finiras comme Voltaire en dévorant tes excréments.

— Répète...

— Gueux, franc-maçon.

— Répète, répète...

— Schismatique.

— Schismatique? Oh! attends.

Maman voulut intervenir. Trop tard. Déjà cahiers, bouquins, gommes, crayons, porte-plumes, tout volait à travers la chambre. Eperdue Marthe fuyait devant Guido. Soudain il y eut une bousculade,

LES DEUX INGÉNUS

un choc et le fracas d'un objet se brisant sur le sol. C'était la cage de l'oiseau.

Toute la famille en resta muette, frappée d'horreur. Nul n'osait aller voir dans quel état se trouvait l'oiseau. Néanmoins, après un geste d'hésitation, notre mère ramassa la cage et la porta sous la lumière. Tout y était dévasté! L'oiseau haletait, mouillé, le bec ouvert. Il saignait. Une de ses pattes était coupée, coupée net par un éclat de verre. Le sang coulait vif et rouge, et je devinais la détresse de cette petite bête innocente dans la stupeur, le désespoir de ses yeux, perles de jais, larmes de fiel, déjà voilés par les affres de l'agonie. Tout à coup l'oiseau battit des ailes, gonfla hideusement et mourut.

— C'est fini, murmura ma mère.

Je pris Yella par la main pour retourner dans notre refuge. J'y pouvais pleurer sans impatienter personne. Mais

LES DEUX INGÉNUS

Yella baisait mes joues et buvait mes larmes.

— Ne pleure pas, dit-elle. A mon prochain voyage je t'apporterai un oiseau de mon pays. Il y en a de toutes les couleurs, jaunes, rouges, pourpre et bleu d'azur. Je sais un marché où l'on en vend dans une cage de bambou et qui ne sont pas plus grands qu'un grillon. On dirait des fleurs qui chantent. Veux-tu un canari safran ou un lori à tête écarlate? Chez les Indiens il y a un oiseau qui pond des œufs d'or et qui ne meurt jamais...

Dès que mon père fut rentré il fallut établir les responsabilités. Le père ayant saisi un fouet, il y eut des gémissements et des cris de miséricorde. A qui la faute? On accusa Guido, Marthe, la fatalité, les invraisemblances de la Bible et les blasphèmes de M. de Voltaire. Soudain Guido eut un trait de génie.

LES DEUX INGÉNUS

— C'est à cause de Raphaël et de Yella! s'écria-t-il. Qu'ont-ils besoin de construire des ajoupas sur lesquelles on se casse le nez? Je courais après Marthe pour rire. Il n'est tout de même pas sérieux d'accrocher une cage d'oiseau à un mètre du sol.

— Oui, approuva mon père, cela n'est pas sérieux.

Il nous regarda d'un air sévère. Puis il secoua la tête et prononça, d'une voix calme, cette effrayante sentence : « Raphaël et Yella ne sont pas raisonnables. Je finirai par les séparer. »

II

Nous oublions vite ces menaces et ces déboires. Tant d'objets sollicitaient notre attention. Au printemps les mouettes, ailes de neige, tournoyaient autour des mâts vermeils, et, leur vol lourd imitant la houle des vagues, elles trempaient leurs pieds bleus dans l'onde amère. L'été fleurissait les pâturages de la Tête de Flandre, terre étrange et lointaine, où il y avait un fort, des mairais, des moulins à vent et des vaches regardant passer les navires. L'automne métamorphosait les barques en cornes d'abondance, chargées à sombrer de

LES DEUX INGÉNUS

pommes vermeilles. L'hiver les emprisonnait dans un barrage de glace et de silence. Puis il y avait le tumulte et les monuments de la grande ville. Les églises et leurs cloches suppliantes, les Madones au cœur brûlant et percé d'épées, placées aux carrefours pour empêcher les sortilèges, les Christ gigantesques et sanglants des calvaires, les gens de la mer, les émigrants. Les promenades du dimanche, les fêtes. Il y avait encore la nuit mystérieuse, les étoiles et la lune.

La lune nous épouvantait. Son regard d'espionne venait nous tourmenter jusqu'au fond de notre couche. Les étoiles moins maléfiques s'épanouissaient comme des fleurs jaunes sur un étang obscur, sans rivages. Un étang répandu au delà des prés humides et des brouillards de la rive gauche, très loin, plus loin que tout, en un endroit où nul

LES DEUX INGÉNUUS

n'osait s'aventurer, de peur de se noyer dans le ciel. Pourtant je promettais à Yella : « Quand je serai grand j'irai t'en cueillir une. »

Mon père visitait les chantiers d'Anvers. Quand le temps était favorable, et qu'il n'était pas trop pressé, il disait à ma mère :

— Habille Yella et Raphaël. Je les prends avec moi.

Ainsi nous allions de temps à autre chez l'oncle Nest, qui possédait un petit établissement sur le canal de Jonction, près de Merxem. Nest n'était pas un Bergen, mais un Grafft, apparenté à ma mère. Je le trouvais laid à cause de sa grosse tête chauve, de ses yeux de chat, de ses favoris de babouin et des anneaux d'argent qu'il portait à ses oreilles. Il ne construisait pas, mais achetait des barques condamnées, pour les démolir. Son chantier ressemblait à un cimetière

LES DEUX INGÉNUS

de bateaux, rempli de squelettes de bois, de carcasses géantes, à moitié enfouies dans le sable. Des hommes, des femmes, des enfants pauvres y travaillaient dans tous les coins.

Une fois que nous étions chez l'oncle Nest il dit à mon père des choses qui me parurent effrayantes et qui augmentèrent encore mon aversion pour lui. Il désignait Yella.

— Alors vous avez cette petite abandonnée sur les bras?

— Abandonnée? Mais Danco ne respire que pour elle.

— Est-ce qu'il paie, au moins?

— Trop pour mon désir.

— Oui, qui dit Bergen dit grand seigneur, c'est positif. L'argent est rond, c'est pour rouler. Seulement la fin? Si Danco ne revenait pas? La *Stella Maria* est un vieux navire. Vous devriez mettre cette enfant en pension...

LES DEUX INGÉNUS

— Ciel, ce pauvre écureuil des bois dans une cage! Notre Yella périrait d'ennui.

L'oncle Nest haussa les épaules. Il bourra son nez de tabac.

— Avez-vous préparé, demanda-t-il, les contrats pour le *Scaldis*?

— Non, précisément Nest, je suis venu pour cela. Le *Scaldis* est fini; on n'assure pas une épave.

— Quoi, le *Scaldis* une épave, un fin voilier construit en 1889? Alors votre compagnie ne marche qu'à coup sûr?

— Nest, nous n'envoyons pas les équipages à la mort. Même si notre société m'y autorisait, je ne voudrais pas entrer dans une combinaison pareille.

— Quelle combinaison?

— Vous n'êtes peut-être pas au courant. Les Pelsner et Cie sont des naufrageurs. C'est connu et vous avez tort de vous associer avec eux. Un jour il y aura du vilain...

LES DEUX INGÉNUS

— Des mots, Richard Bergen. Tout cela ce sont des calomnies, de la politique. Chacun pour son gousset, c'est ma devise. Vous, vous faites le généreux, l'artiste! Vous compterez ce que cela vous rapporte, au bout de l'année. Qu'aurez-vous gagné quand nous traiterons ailleurs?

— Il ne s'agit point ici de gagner, mais il s'agit de ne pas perdre.

— Perdre quoi?

— L'honneur, Nest. Au revoir et bonne chance.

Quelques jours après cette conversation, mon père nous annonça le retour de la *Stella Maria*, signalée à Flessingue. Nous nous mîmes tous au balcon. Vers midi les mâts du voilier surgirent à l'horizon. La barque luttait contre le vent debout et courait des bordées dans les passes de l'Escaut. Elle n'entra au port qu'à la chute de la nuit. Le capitaine

LES DEUX INGÉNUUS

Danco vint dîner à la maison. Il ressemblait à Robinson Crusoé enfin revenu de son île. Après le repas il alluma sa pipe et nous prit, Yella et moi, sur ses genoux. Il sentait le goudron et chantait une chanson indienne :

Chamui, urpi maillua,
Chaillua chucaraiqui.
Caï vagnos yaccupi
Mamaï chaquinaiqui...

Nous nous endormîmes sur sa poitrine.

Le lendemain nous allâmes visiter la *Stella Maria*. Fine, élancée, elle était grée en trois mâts barque et portait l'image d'une sainte Vierge à la proue. La Madone tendait son sceptre et l'enfant Jésus vers les flots. Son visage de pierre était un peu terrible, peut-être à force de regarder les espaces sans bornes et d'être penché sur les glauques abîmes de la mer. Souvent les tempêtes

LES DEUX INGÉNUS

l'avaient mutilée, lui avaient arraché son sceptre, brisé sa couronne d'étoiles. Mais à chaque départ les matelots, après avoir nettoyé et espalmé la coque, lavaient leur idole, la réparaient, rafraîchissaient l'azur de son manteau et les ors de sa parure.

Le capitaine Danco resta six semaines à Anvers. Puis il se prépara à embarquer. Il nous annonça que, cette fois, Yella serait de la traversée. Généralement on blâmait Danco d'exposer son enfant, en un âge aussi délicat que le sien, aux dangers de la mer. Mais Danco ne se souciait pas de ces reproches. Notre oncle Henri, capitaine au long cours comme Danco et son compère, assurait que Yella avait à bord une vie heureuse qu'eût pu lui envier un enfant de roi. Du reste quand Danco n'avait pas sa fille auprès de lui sa tête s'embrouillait et il tombait dans le marasme.

LES DEUX INGÉNUUS

La *Stella Maria* disparut comme elle était venue, courant des bordées dans les passes de l'Escaut. Elle retournait au pays natal de Yella, au Pérou, pays des épices, de l'or, des Indiens, des Incas et des chansons bizarres et douces :

Chamui, urpi maillua,
Chaillua chucaraiqui;
Caï vagnos yaccupi
Mamaï chaquinaiqui...

« Viens, ma petite colombe; quitte ton nid, quitte ta mère. Je t'attends près du ruisseau... »

III

Je ne pouvais m'accoutumer à l'absence de Yella. Je fuyais la compagnie des autres enfants et mon humeur devenait singulière. A l'école, où j'allais depuis trois ans, mes études me donnaient du souci. Je m'étonnais des doctrines qu'on y enseigne. « Pour s'enrichir il faut être honnête comme un banquier de Francfort, mettre un sou de côté tous les jours, et avoir soin de ramasser les épingles que l'on trouve sur le pavé. Brutus qui sacrifia son fils à la loi de Rome, cité de voleurs et d'esclaves fugitifs, était un homme d'une rare vertu.

LES DEUX INGÉNUUS

Christophe Colomb n'avait pas son pareil pour jongler avec des œufs durs. Au moyen âge les serfs infortunés veillaient toutes les nuits pour remuer des mares à grenouilles. Palissy fit un beau coup en brûlant ses meubles de style, du pur Henri II, pour cuire ses vilains plats, dont plus aucun amateur éclairé ne veut parmi ses antiquités. Parmentier inventa la pomme de terre et César écrasait ses ennemis en criant : *Veni, vidi vici.* » Je me méfiais. Déjà j'avais appris, à mes dépens, que l'homme adulte, sous prétexte de morale, de grammaire ou d'histoire, aime à conter des bourdes et des balivernes. Lorsque le magister exagérait je ne pouvais me retenir de hausser les épaules. Cela n'allait pas sans algarades. Un jour le maître s'écria :

— Je vous en prie, Bergen, Virgile, Raphaël, Alexandre, ne prenez pas cet air supérieur. Comment, cela n'est pas

LES DEUX INGÉNUUS

plus haut qu'une botte et cela veut raisonner? Apprenez plutôt votre table de multiplication. Vous ne serez jamais qu'un sophiste.

Et il partit de là pour expliquer ce que c'était qu'un sophiste.

« Anciennement, chez les Grecs, nom donné à des hommes moitié rhéteurs, moitié philosophes qui cherchaient plus à faire parade de leur esprit qu'à connaître la vérité des choses. Actuellement celui qui fait des raisonnements captieux. »

Le magister ajouta : « De tels individus sapent les bases de la société et ne seront jamais que de mauvais citoyens. »

A part moi je pensais qu'il n'était pas si blâmable de faire étinceler son esprit. Mais le maître irrité continuait de me vitupérer.

— Un sophiste! un sophiste! je gage qu'il est capable de nier que deux et

LES DEUX INGÉNUS

deux font quatre. Le sait-il seulement? Voyons, voici Hector, Jean et Albert et l'illustre Raphaël, Virgile, Alexandre, cela fait combien?

— Six, Monsieur.

— Quoi?

— Six prénoms, Monsieur.

— Je vous demande combien de personnes?

— Trois personnes, Monsieur. Puis, moi.

Le pédant devint livide, rouge, violet. Je le crus mort.

— Dans le coin, bégaya-t-il. Vous aurez deux jours de retenue. C'est épouvantable, vous êtes un inadapté, un ennemi de la civilisation. Nous entendrons encore parler de vous en cour d'assises.

Je n'étais guère plus heureux dans les autres sciences. De mon livre d'histoire je ne retenais que les images, mais

LES DEUX INGÉNUS

j'oubliais les dates. Le calcul mental me torturait l'esprit. La grammaire m'affolait. J'appliquais fatalement la règle quand il fallait songer à l'exception et l'exception lorsque la règle était de rigueur. La géographie m'était moins rébarbative. La carte du monde, accrochée au-dessus du tableau noir, transportait mon imagination. Franchissant les mers bleues, mon rêve planait au-dessus de la tache irisée, vert, rose tendre, orange, des continents. Quel vaisseau viendrait me chercher pour m'emporter au pays des vacances éternelles? Où l'existence était-elle fortunée, glorieuse et libre? Dans l'Islande glacée, au milieu des banquises, dans la Norvège granitique bondissant comme un chien danois tigré vers l'Ecosse, sur la pointe de Gibraltar ou au talon de la botte italienne? Fallait-il traverser en traîneau les solitudes de la Laponie, s'em-

LES DEUX INGÉNUS

barquer sur une jonque et explorer la mer de Chine, pleine de monstres très étranges et de pirates jaunes? Fallait-il doubler le cap de Bonne-Espérance, cingler vers les Nouvelles Indes, gagner la pointe de l'Extrême-Orient, au bout de la terre, où le Kamtchatka met une tête de dragon sur le corps géant de l'Asie? Fallait-il...?

Pourtant, comme j'apprenais mes leçons plutôt dans Jules Verne que dans mes manuels de classe, j'étais plus averti au sujet du lac Tchad, des sources du Nil, des volcans de la lune qu'à propos des chefs-lieux, canaux et chemins de fer de la Flandre et du Brabant. Cela ne faisait pas le compte des examinateurs.

Mes parents avaient jugé utile de m'envoyer au catéchisme, chez M. Quinchot, curé de notre paroisse. Mes idées religieuses étaient confuses.

LES DEUX INGÉNUS

Les miracles du Nouveau Testament contredisaient l'enseignement que je recevais à l'école. A l'école on était hostile au rêve. Tout y était défini, mesuré, classifié. Tandis qu'à l'église la présence et le mystère de Dieu se manifestaient encore. Puis les bourgeois d'Anvers respiraient un air malin empesté de querelles politiques. Le souvenir des troubles religieux du temps de la domination espagnole empoisonnait toujours les esprits. Près de notre maison, dans la vieille ville, on montrait encore les cachots de l'Inquisition et les calvaires au pied desquels on ardaient les hérétiques. On était *gueux* ou papiste et des haines terribles divisaient les familles. Des tableaux, contant l'histoire sanglante du règne d'Alvarez de Tolède, illustraient les salons de peinture et les musées que nous allions visiter. Combien de *Compromis des Nobles*, d'*Exé-*

LES DEUX INGÉNU

cution des comtes d'Egmont et de Hornes, de Martyrs de Gorcum, n'ai-je contemplé le cœur brûlant d'indignation? Seulement ces tableaux n'étaient pas tous traités dans le même style. Selon le parti qui l'avait inspiré, le drame changeait de signification. Les traîtres devenaient martyrs, les martyrs traîtres. Ici les moines persécutaient, là ils étaient persécutés. Tantôt les disciples de Calvin étaient d'odieux iconoclastes, de sombres fanatiques, tantôt les courageux pionniers du progrès et de la libre pensée.

Ainsi tiraillée en deux sens opposés, ma raison perdait l'équilibre. A la longue je sentis grandir dans mon sein deux êtres ennemis qui ne cessaient de se contredire et de se combattre, comme Poil et Plume de Guido et de Marthe.

Néanmoins j'écoutais avec plaisir les leçons de M. Quinchot. L'église m'attirait. Bâtie dans le quartier des bate-

LES DEUX INGÉNU

liers, elle était célèbre pour ses œuvres d'art et ses reliques. A l'intérieur on y marchait sur des pierres tombales. Des candélabres d'argent entouraient le maître-autel, adossé à un mur haut, traversé de grands rayons d'or et où volaient des anges. Il y avait aussi des statues et des tableaux, une madone vêtue de velours cramoisi et de brocart, saint André et sa croix, les douze stations du calvaire. De nombreux ex-voto, suspendus aux colonnes du temple, sous les images protectrices, figurines de cire représentant des membres rongés d'ulcères, des oreilles, des yeux malades, m'inspiraient un sentiment obscur où il y avait de la pitié et du dégoût.

Nous étions instruits dans un local attenant à la sacristie. M. Quinchot ne manquait pas d'éloquence. Avant d'entreprendre sa leçon, il tirait de sa poche une tabatière, un mouchoir et une clef.

LES DEUX INGÉNUUS

Le nez de M. Quinchot était si chatouilleux et si sonore que quand le révérend éternuait nous pensions ouïr les trompettes du jugement dernier. Dès les premiers jours le curé m'avait remarqué. Il annonçait :

— Raphaël est intelligent, mais orgueilleux. C'est l'orgueil qui a précipité les anges rebelles dans les flammes de l'enfer. D'ici deux, trois ans, Raphaël se moquera de la religion.

Vraiment? Et si je m'avisais de devenir un saint? M. Quinchot serait bien attrapé. Ce projet se formait secrètement dans mon esprit. Seulement de quelle manière m'y prendre? De toutes les vies édifiantes dont l'exemple me ravissait aucune ne me semblait facilement imitable. Il n'est pas si aisé de se laisser rôtir, tenailler, écorcher, lapider, écarteler, rouer, crucifier que d'aucuns le prétendent. En fin de compte je ne

LES DEUX INGÉNUS

voyais que saint Antoine auquel j'eusse été capable de ressembler un peu. Dans son ermitage rustique ce saint devait s'amuser presque autant que Robinson dans son île. Et, s'il était permis d'ajouter foi aux compositions des peintres anciens, et particulièrement à celles de Breughel le Vieux, les démons lui donnaient de fantastiques concerts et de prodigieux spectacles.

J'apprenais le catéchisme en flamand. Mon amour-propre en souffrait, le cours français étant suivi par les petits bourgeois riches du quartier, tandis qu'on ne rencontrait au nôtre que morveux en sabots et en culotte rapiécée. Mon voisin, sur le banc de la chapelle, se nommait Balte. Son père, pilote, s'était noyé au Doel, dans l'Escaut, laissant sa femme sans ressources avec six enfants. Elle vendait des crabes et des œufs durs sur le warf. Balte suait

LES DEUX INGÉNUUS

la misère. Elle suintait de sa peau, et une faim dévorante, une faim sans espoir, enfiévrant sans cesse ses yeux. Il s'attachait à mes pas.

— Tu es drôle, toi, disait-il. Tu as l'air plus riche que les riches.

— Je le suis.

— Alors, pourquoi n'es-tu pas parmi eux?

— Parce que cela ne me plaît pas.

— Tes parents ont de l'argent?

— Plus que la mer est profonde.

Balte demandait encore si notre maison était belle, si nous avions des domestiques et combien de repas nous prenions par jour? Or mes parents venaient de perdre le peu qu'ils possédaient. Mon père spéculait mal sur les sinistres maritimes. Nous n'avions plus de servantes et étions réduits à une sorte d'indigence, que nous cachions de notre mieux. Ma mère, pauvre fée dépouillée de son pou-

LES DEUX INGÉNUS

voir, de ses robes de princesse, n'allait plus au bal et s'abîmait les mains à allumer les feux, balayer les chambres. Cependant je ne pus m'empêcher de mentir. Je décrivais d'imagination :

— Il y a des tapis, des pianos, des lustres de cristal, des miroirs, des buffets pleins de gâteaux et de confitures.

— Pour manger le dimanche?

— Non le lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi. Le dimanche c'est des pièces montées.

Je jouissais d'une étrange volupté en voyant Balte trembler d'envie. Ses dents s'allongeaient en crocs de crocodile. L'expression de ses yeux devenait délirante.

Pendant ce temps, M. Quinchot continuait ses enseignements. Il racontait la vie de Jésus et récitait les paraboles. Ce qu'il disait se gravait dans ma mémoire, s'y animait en visions

LES DEUX INGÉNUS

précises et somptueusement colorées. Sans doute le drame de l'Évangile s'était joué, divine tragédie, dans un décor pareil au décor familial de notre paroisse. Dans une antique bourgade de pêcheurs, au bord de l'eau, avec des barques à ras du quai, un peuple de ménagères dévotes, de pauvres affligés de maux, de brocanteurs juifs, de nègres, de péagiers, d'Hindous coiffés comme des sultans, d'enfants prodigues et de filles de mauvaise vie. Ainsi, à mesure que la communion approchait, mon âme s'emplissait de clarté et de douceur. Autour de l'église, le printemps égayait les ruelles. Et tous les matins le jeune soleil s'élevait dans le ciel et resplendissait au-dessus des pignons, comme une miraculeuse hostie entourée de diamants et de flammes.

Pendant la retraite M. Quinchot prêcha sur la pauvreté volontaire. Il eut

LES DEUX INGÉNU

des mots si forts que mon cœur en fut touché. Je suppliai le Seigneur de ne jamais m'accorder la richesse, prière qui fut bien exaucée, j'en dois rendre témoignage. Mais alors que devenaient mes odieux mensonges au malheureux Balte? Soudain je compris l'énormité du mal que je lui avais fait. Je l'avais induit en tentation. J'avais allumé sa jalousie, attisé sa souffrance. Non! pour effacer ma mauvaise action, le remords ne suffisait pas. Il fallait réparer. Restituer à mon camarade la vérité que je lui avais volée. Justement Balte sortit de l'église en même temps que moi. Il parla :

— Raphaël, le grand jour approche. Moi je serai habillé « de la chapelle », par la charité des paroissiens. On me montrera du doigt. Mais toi, tu seras plus beau que nous tous. Tu auras peut-être une montre en or?

LES DEUX INGÉNUS

— Si je le pouvais je viendrais en sabots.

« Il y aura fête, chez toi, des voitures. Peut-être des voitures à deux chevaux.

— Cela coûterait trop cher.

— Trop cher..., tes parents ne sont donc plus riches?

— Grâce à Dieu ils ne l'ont jamais été. Un chameau passerait plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche par la porte du ciel.

— Alors tu mentais?

— Je mentais.

— Et les tapis, les miroirs, les buffets, les gâteaux?

— Je mentais.

— Et les confitures?

— Je mentais.

— Pourquoi?

— Je suis un misérable pécheur.

— Va-t'en, tu me fais mal! Cela me réchauffait l'estomac et le ventre de te

LES DEUX INGÉNUS

croire. Je dévorais tes mensonges, méchant. C'était toujours manger. A quoi vais-je penser à présent ? Tu n'es qu'un traître...

Et Balte m'allongea un si furieux coup de poing que je m'écroulai face contre terre. C'était bien fait. Mais, en rentrant chez nous, j'eus une si agréable surprise que l'incident fut oublié. Yella était revenue!

Elle avait grandi et m'était devenue, me semblait-il, un peu étrangère. Sa robe courte, sans manches, d'un tissu léger, laissait à découvert ses épaules, et ses bras, halés par la mer. Je sentis ces bras chauds se nouer à mon cou.

— Raphaël, Raphaël, je venais te chercher. Papa t'attend. Bonjour, Raphaël.

Maman voulut me mettre mes vêtements du dimanche. Je protestai :

— Laissons là ces vaines parures.

LES DEUX INGÉNUS

— Quelle est cette nouvelle lubie ?

— Tu ne sais pas, Yella, dit Guido, Raphaël a entrepris de sauver son âme. Il veut devenir saint et martyr, et il ne construit plus que des ermitages et des chapelles. Tu t'amuseras bien avec lui.

Nous partîmes sans nous soucier du railleur. Je trouvai le capitaine Danco vieilli, l'air un peu inquiétant avec de drôles d'yeux, qui regardaient « ailleurs », une barbe et des cheveux trop longs. Il semblait préoccupé.

— Bonjour, Monsieur, dit-il.

— Monsieur ? Voyons, papa, c'est Raphaël.

— Je le sais bien. Quelle idée. Où est ma pipe, ma tourterelle ?

— Voici, papa.

Dès qu'il eut allumé sa bouffarde, Danco parut plus à son aise. Il bredouilla encore quelques paroles sans

LES DEUX INGÉNUUS

suite, puis il déclara d'une voix naturelle, sa voix de tous les jours :

— Mes enfants, je dois m'habiller. Nous irons ensemble aux Docks, attendez-moi.

— Je suis contente, très contente, soupira Yella, lorsque nous fûmes seuls. Tu es devenu fort. Moi, comment me trouves-tu ?

Elle prit mes mains et étendit ses bras en croix. Ainsi nos visages se touchaient au point que je sentais ses cils trembler sur ma joue. Comme deux oiseaux amoureux nos cœurs palpitants semblaient se chercher et vouloir se blottir l'un contre l'autre. De Yella tout m'était connu, familier et adorable. Le contact de ses cheveux, la nonchalante douceur de son regard, le parfum de sa bouche, fleur inconnue rapportée des terres chaudes, d'où viennent la vanille, la cannelle, le safran et tous les fruits et

LES DEUX INGÉNUUS

tous les piments rares. En ce moment une volupté exquise enveloppait tout mon être de ses ondes caressantes.

— As-tu pensé à moi? demanda Yella. Moi, j'en pleurais. Je comptais les jours. Plus de deux cents! La nuit, j'oubliais que j'étais sur la *Stella Maria* et je croyais te revoir à l'aube. Mais rien que la mer et ses vagues. Je t'ai acheté de belles choses, un chapeau de paille de riz, un lasso, une peau de jaguar et un poignard mexicain. Quand les caisses seront déballées, je te montrerai tout. Il y a aussi un éventail en plumes de colibri pour Marthe, une boîte à ouvrage pour Marie, un serpent pour Guido.

— Un serpent?

— Dans un bocal. Tous les savants ont des bêtes mortes dans leur chambre. Pour moi j'ai acheté des castagnettes et des bijoux péruviens.

LES DEUX INGÉNUUS

— Que tu es frivole, Yella.

— Frivole, pourquoi frivole?

— Tu ne penses qu'aux biens de la terre. Il faut s'amasser des trésors dans le ciel. Es-tu seulement chrétienne?

— Bien sûr que je suis chrétienne. N'as-tu pas vu la Madone de la *Stella Maria*? Frivole? Je prie plus que toi, méchant. A Lima, dans l'église, il y a un enfant Jésus qui te ressemble.

— Alors pourquoi ne fais-tu pas ta première communion?

— Je la ferai l'année prochaine, là-bas dans ma famille.

— Tu as une famille?

— Oui, un oncle qui est planteur, et un autre qui arme des navires à Gallao. Raquel, ma cousine, est fille du soleil, et les Indiens lui rendent hommage.

— Crois-tu, Yella, que l'Amérique ait été créée par le même Dieu que l'Europe?

— On raconte des histoires dans mon

LES DEUX INGÉNUS

pays qui ne sont dans aucun livre. Avant Adam et Eve, le Pérou était peuplé de tatous géants. Avec les carapaces des tatous morts les premiers hommes se firent des maisons...

L'entrée du capitaine interrompit nos confidences. Nous l'accompagnâmes au warf. Finement gréée, les mâts rejetés en arrière, le beaupré hardi, la *Stella Maria* était amarrée au quai. Une foule de débardeurs vidait ses cales, pendant que les matelots, perchés sur les vergues, carguaient les voiles en chantant. Yella me montra sa cabine. Il y avait une couchette qui ressemblait à un tiroir à linge et des poupées achetées dans les bazars de l'autre côté du monde.

— Mes enfants, dit le capitaine Danco, vous gênez par ici. J'ai peur qu'il vous tombe une poulie sur la tête. Allez vous promener. Je vous retrouverai chez les parents de Raphaël.

LES DEUX INGÉNUS

Nous nous sauvâmes. Pour retourner à la maison, nous prîmes par les rues noires de l'ancien bourg, entassé sur la jetée. Devant le calvaire de la Halle aux Bouchers, j'arrêtai Yella.

Une lanterne brûlait au pied du monument. La croix, haute, s'exaltait le long d'un mur vétuste peint en bleu, un bleu outré et barbare, sur lequel le corps du Christ s'écartelait tout blanc et traversé de blessures.

— Voilà Jésus, Yella. Jésus qui a souffert, qui a été condamné et crucifié sous Ponce Pilate. Le révérend Quinchot m'a instruit dans sa doctrine. Pour plaire au Sauveur il faut être pauvre.

— Est-ce difficile? demanda Yella.

— C'est selon. Il y en a qui sont pauvres sans le faire exprès. Toi, avec tes éventails, ta chambre sur un bateau, tes oncles d'Amérique, tu es trop riche. Tu dois renoncer à tous ces trésors.

LES DEUX INGÉNUS

— Cela m'est égal.

— Ne plus porter de belles robes.

— J'irai en chemise si tu veux.

— Non, on te regarderait trop. Mais quitte ce collier et ces bracelets péruviens.

— Que veux-tu que j'en fasse?

— Donne-les au premier malheureux que nous rencontrerons.

Une troupe d'enfants apparut au tournant de la rue. Tignasses pouilleuses, visages mangés par la maladie et la misère, dans le tas un petit bossu se traînait à l'aide d'une paire de béquilles. Ces enfants s'approchaient de nous lentement et manœuvraient pour nous enfermer dans leur cercle. Je m'étonnais de l'expression cruelle de leurs yeux. Cependant je dis à Yella :

— Voici les élus du Seigneur.

Un des élus fit un geste de petit garçon très mal élevé. Yella baissa les yeux

LES DEUX INGÉNUS

et distribua ses bijoux. Ce spectacle m'attendrit. Nous étions comme les jeunes héros d'une de ces belles histoires écrites dans les livres de prix approuvés par Mgr l'Archevêque. Mais autour de nous la foule grossissait, devenait inquiétante. Les ruelles voisines vomissaient d'étranges monstres humains, vieilles en capuchon, barbues, armées de balais, hommes ténébreux. Des portes basses s'ouvraient sur des taudis invraisemblables ; et des filles s'y montraient, blondes, fardées, presque nues, criant d'une voix rauque. Pris de peur nous nous écartâmes. Mais à peine avions-nous avancé de quelques pas, qu'un grand vacarme nous fit tourner la tête. Vautrés dans la boue, les élus du Seigneur se battaient pour les perles de Yella.

A la maison nous trouvâmes tout le monde à table, y compris le capitaine Danco.

LES DEUX INGÉNUS

— Vous avez donc flâné? demanda le capitaine. Je suis parti une demi-heure après vous. Il est vrai que j'ai pris une voiture.

— On ne dirait pas qu'ils ont flâné, remarqua mon père. Ils sont tout rouges; ils ont couru.

— Et qu'est-ce que Yella a fait de son collier? ajouta Marthe qui se mêlait volontiers de ce qui ne la regardait pas.

— Je l'ai donné aux pauvres, avoua Yella.

Toute l'explication suivit. Mes sœurs ouvraient des yeux scandalisés. Guido s'étranglait de rire.

— C'est terrible, dit mon père. Cet enfant est fou, il prend tout au sérieux. Je vais l'enfermer dans sa chambre.

— Non, non, supplia Yella.

— Laissez donc, intervint Danco, de son air singulier. Fou, fou, euh! qu'est-ce que cela veut dire? Yella a eu raison

LES DEUX INGÉNUS

de distribuer son or. Les Incas en ont encore assez pour combler le Pacifique. D'ailleurs les petits ont cédé à un bon sentiment.

Quelles que fussent les persécutions que je risquais d'endurer, je résolus de persévérer dans mes idées. Peu de jours après notre aventure, je me présentai au catéchisme plus noir qu'un ramoneur, les vêtements souillés, chaussé d'une mauvaise paire de galoches.

— Quelle est cette tenue? s'exclama le révérend Quinchot. D'où sortez-vous? Vous auriez pu vous laver le bout du nez.

— Mon révérend, j'ai fait vœu d'humilité. Si je le pouvais j'emprunterais à saint Roch ses ulcères et à saint Labre ses puces.

— Que signifie? Quoi, ce morveux n'attend même pas l'âge de raison pour

LES DEUX INGÉNUUS

se moquer de moi? En pénitence. A genoux? Vous n'approcherez point de la Sainte Table!

Je restai exilé dans mon coin jusqu'à la fin de la classe. Les élèves sortirent et M. Quinchot vint me rejoindre. Il m'interrogea. Et voyant que j'avais parlé et agi sans malice, il dit :

— Mon garçon, le Seigneur n'en demande pas tant. Ces grands feux sont vite éteints. Les saints ne sont pas devenus saints à cause de leurs vertus et actions extraordinaires, mais parce qu'ils pratiquaient les vertus nécessaires au milieu, au siècle dans lesquels ils vivaient. Notre siècle a besoin de simplicité, d'amour et de prières. Ainsi contentez-vous d'aimer votre prochain et de prier. Pour ce qui est de la simplicité vous en avez à revendre. Allez en paix.

Je sortis du temple d'un pas léger. Je

LES DEUX INGÉNUS

me sentais heureux d'être absous. Mais arrivé sur le péristyle de l'entrée, j'aperçus tous mes condisciples, les pauvres et les riches, qui m'attendaient. A mon apparition une clameur retentit et j'entendis siffler des pierres. Mes condisciples, et les pauvres et les riches, me lapidaient. Voilà comment je subis le martyre sous le règne de Léopold le Bâtitteur, tyran de Bruxelles.

Au moment où j'allais périr un ange intervint et éloigna mes bourreaux. Il lava mes plaies, essuya mes yeux aveuglés par le sang. Alors je reconnus l'esprit céleste. C'était ma tendre Yella, venue à ma rencontre.

IV

M. Quinchot ne s'était pas trompé. Mon ardeur pour la foi s'éteignit aussi subitement qu'elle s'était allumée. La présence de Yella me détournait du ciel. Sans doute le cœur de l'homme est trop petit pour nourrir deux flammes si dévorantes, l'amour divin et l'amour terrestre. A moins qu'il n'y ait qu'un seul amour et qu'ainsi tout soit bien.

Quand le capitaine Danco séjournait à terre nos deux familles se payaient du plaisir. Nous allions visiter nos parents, l'oncle Arthur et sa femme Jeannette qui tenaient un salon de coiffure près

LES DEUX INGÉNUS

des « bassins », au bout de la Longue rue Porte-aux-Vaches; tante Doudouce, toujours inquiète de son époux, le capitaine Henri. Parfois même nous pousions jusqu'à Merxem, chez les Grafft. Ils ne nous recevaient pas trop mal mais l'oncle Nest critiquait sournoisement nos habitudes :

— Toujours en bombe, disait-il. Al-
lons tant mieux. Je vois que les affaires
vont bien, c'est positif.

Tante Bethe, digne femme de Nest,
prenait ma mère à part :

— Yella et Raphaël grandissent. J'es-
père que vous les surveillez? Il faudrait
les laisser un peu moins ensemble.

— Ciel! Bethe, à quoi pensez-vous?
Ces innocents s'aiment comme frère et
sœur.

Il arrivait aussi que nous allions au
spectacle. Mon père m'avertissait.

— Raphaël tâche de revenir ce soir

LES DEUX INGÉNUS

sans un trou dans la tête, j'ai des billets de théâtre.

Je prenais le chemin de l'école décidé à fuir toute mauvaise affaire. Malheureusement, en dépit de mon humeur pacifique, j'étais compris dans les nombreuses vendettas qui tenaient les écoliers d'Anvers sur un perpétuel pied de guerre. Il fallait franchir les défilés gardés par les pirates de la rue Haute et les élèves des Jésuites. Aussi rentrais-je souvent en piteux état à la maison, les genoux écorchés, les joues tatouées de coups d'ongles. Epouvantée, ma mère me nommait enfant de malheur et me mettait un peu de pommade. Et mon père me prenait tout de même avec lui.

Un matin, il m'avertit à l'accoutumée :

— Raphaël, tâche de revenir ce soir sans un trou dans la tête.

— Oui, papa.

— Eh! tu réponds toujours oui. Je

LES DEUX INGÉNU

les connais, tes oui. Mais gare! si tu ne rentres pas indemne je te laisse à la maison. Tu y perdrais, car j'ai une loge, le capitaine et Yella nous accompagnent, et on joue quelque chose de fameux; quelque chose qui dépasse tout ce que tu pourrais imaginer : *Progrès*.

Je fis de mon mieux pour contenter mon père. En vain! Au retour de l'école, près de la fontaine du Vieux Marché aux Blés, je fus assailli par deux élèves des Jésuites.

— Gueux ou papiste? demanda l'un d'eux.

— Gueux, trancha l'autre. Cela se voit à sa casquette et à son air effronté.

Je me défendis avec vigueur en pensant à Guillaume le Taciturne, fameux pour ses tentatives manquées. « Il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre. »

Cette héroïque attitude me valut quelques horions, une balafre sur la

LES DEUX INGÉNUS

tempe. A ma rentrée, ma mère leva les bras au ciel, me nomma enfant de malheur, me mit un peu de pommade. Et mon père me prit tout de même avec lui.

D'ailleurs il lui eût été impossible d'agir autrement. Yella aurait boudé pendant toute la soirée. Aimable Yella ! Elle portait une couronne de fleurs jaunes dans ses cheveux lisses et des bracelets neufs étincelaient à ses bras, ses bras d'ambre, plus doux que du satin. C'était déjà une demoiselle. Dans la salle, à peine éclairée, encore silencieuse, hantée de quelques fantômes chauves en habit, il y eut un mouvement de jumelles de son côté.

Mon père n'avait pas exagéré en annonçant les splendeurs du spectacle. *Progrès* était un ballet instructif, moralisateur et philosophique. Il contenait un nombre imposant d'actes, de tableaux, une suite de cortèges d'enfants, de filles en maillot représentant l'Electricité, la

LES DEUX INGÉNUS

Vapeur, les Chemins de fer, l'Abolition de l'Esclavage, la Paix Universelle, les Etats Unis d'Europe, le Volapuk et les Immortels Principes de 89. Le jeu était mené par deux danseurs d'élite, la Vérité et l'Erreur, qui ne cessaient de se poursuivre, de se combattre et de changer de costume. Ils étaient agiles. Principalement la Vérité, une gracieuse femme, dont les souliers de satin rose semblaient à peine toucher le sol. A chaque instant des personnages bien connus apparaissaient sur la scène. Archimède sortant de son bain et criant *Euréka!* Copernic et son astrolabe, Galilée tournant comme un derviche, Gutenberg et ses presses, Volta et sa pile, Pasteur et son vaccin. Tous ces héros étaient en butte aux taquineries de l'Erreur. L'Erreur, qui était un homme, leur jouait cent tours. Il rendait Archimède ridicule pour avoir oublié son

LES DEUX INGÉNUS

haut-de-chausses, faussait le télescope de Copernic, obligeait Galilée à avouer « qu'elle ne tournait pas », coupait le courant à Volta et faisait enrager Pasteur. Mais la Vérité intervenait toujours à temps pour tout remettre en place.

Tout de même, au troisième acte, la Vérité se laissa surprendre et perdit, par là, un de ses plus dévoués serviteurs. Le décor représentait une rivière. Un pyroscaphe, conduit par un homme au front vaste, glissa entre les rives du courant d'eau. L'Erreur surgit et ameuta la populace des figurants contre l'audacieux pilote. Le peuple assomma le nautonier subversif et l'Erreur marqua son triomphe par quelques entrechats. Cependant voici la Vérité. Son arrivée tardive met les meurtriers en fuite. Que faire? Le martyr de la science est là, couché sur le sol. Il va mourir et,

LES DEUX INGÉNUS

une fois de plus, l'obscurantisme triomphera du progrès en marche. Triomphera-t-il? Non! La postérité vengera l'inventeur massacré et fera de son invention un sublime usage. La Vérité le proclame en dansant autour du calculateur moribond, le prouve en tirant une magnifique vision des ténèbres de l'avenir. Il y a changement de décor. La rivière déborde, change en fleuve, en bras de mer, en détroit, en golfe, en océan. Et sur les eaux, éclairées par les phares et les étoiles, passent toutes les barques nées du feu, du vent, du génie de l'homme : les drakkars scandinaves, les trirèmes antiques, les nefis périssables, les caravelles aventureuses, les caraques gémissantes, les galions chargés d'or, les galères, les vaisseaux pompeux du Roy Soleil, les côtres légers, les frégates hardies, les gracieuses balancelles; et puis la flotte des steamers,

LES DEUX INGÉNUUS

crachant des tourbillons de suie lourde et de hautes flammes par leurs cheminées volcaniques : paquebots timides, cargos, remorqueurs haletants, transatlantiques monstres glissant, comme des Babylones à la dérive, sur la houle géante des vagues.

— Patience, pensai-je en sortant du théâtre, moi aussi je deviendrai un inventeur, et je mourrai assassiné par la canaille.

Cette soirée d'été étant très douce, nous rentrâmes à pied. Sans s'inquiéter de nous, mon père et le capitaine Danco parlaient du spectacle.

— C'est assez niais, dit Danco. Pourquoi représenter l'Erreur par un homme? On aurait pu renverser les rôles. Crois-tu, Richard, que toutes ces découvertes servent à quelque chose?

— Il y a du progrès, c'est certain, soutint mon père. Voyons, il y a vingt

LES DEUX INGÉNUS

ans beaucoup de gens ne savaient même pas lire.

— Pour ce qu'il y a dans les livres. Savoir lire n'ajoute rien à l'homme.

— On s'éclairait à la chandelle.

— Y voyons-nous plus clair?

— Des gens refusaient de se faire vacciner.

— Je continue de refuser. Si j'avais envie d'être tatoué, j'irais au Japon ou en Nouvelle-Zélande. Dans ce genre ils ont d'admirables artistes par là.

— Dans le peuple l'ignorance et la misère étaient effrayantes. On ne rencontrait que bossus, goitreux, aveugles, hydrocéphales et convulsionnaires...

— On y rencontre bien d'autres horreurs à présent.

— On va plus vite.

— Au cimetière?

— Ce n'est pas une façon de raisonner, Danco.

LES DEUX INGÉNUS

— Mais si. Je ne donnerais pas mon voilier pour le plus beau steamer à turbines du port. Voilà l'image du progrès. Le capitaine est à son aise comme un petit rentier, les passagers sont mieux installés. Ils ont des salons, des bars, une bibliothèque, un orchestre nègre. Mais l'équipage. Où sont mes matelots légers, travaillant dans la forêt aérienne des haubans et des hunes? Où sont-ils? Au fond des soutes, des chambres de chauffe, où ils triment sans jamais apercevoir la mer ni le ciel. Ce bien-être fallacieux des passagers leur coûte trop cher. En outre, il est redoutable. Car ces bateaux de fer et de fonte manquent de stabilité, de souplesse. Rien n'est plus fragile. Comment pourraient-ils lutter contre la tempête? Un coup de vent, une lame un peu dure, un abordage, une étincelle, voilà la fête terminée. Le palais de fer sombre, comme une vieille

LES DEUX INGÉNUS

boîte à biscuits. Salons, salles de lecture, machines cyclopéennes, torrents de lumière bleue et froide, belles dames, voyageurs spleenétiques, stewards, musiciens nègres, maîtres et esclaves, blancs et moricauds, tout descend dans l'empire des crabes. Les requins et les larves de l'océan terminent le festin.

— Eh! il se perd plus de voiliers que de navires à vapeur.

— Possible, ils sont si prudents. Ce sont des bateaux-omnibus, attachés à leur banlieue : Anvers-Valparaiso, Anvers-Baltimore, Hambourg-Calcutta, Rotterdam-New-York. On rend les tickets, on descend. Ils ne vont qu'aux endroits connus, sans jamais s'écarter de leurs lignes. Nous, par contre, le vent nous poussait sans cesse vers de nouvelles îles et de nouveaux rivages. Ainsi nous avons découvert et nommé les terres perdues, les baies mystérieuses,

LES DEUX INGÉNUS

souvent funèbres et fatales, les détroits aventureux, les caps d'espérance et les havres de grâce. Nos ancres tenaces se rouillent au fond des mers, des golfes, sur les sables d'or des grèves abandonnées. Nos barques téméraires ont mesuré les latitudes, contourné les tropiques, l'équateur, trouvé et tracé les chemins; et leurs voiles se sont gonflées à tous les souffles de l'air, ont résisté à toutes les colères du ciel: ouragans glacés du nord, rafales soudaines, vents alizés de l'Atlantique, moussons du Grand Océan, cyclones et typhons de la diabolique mer de Chine. Bergen, que l'enfer engloutisse tes palace-hôtels et tes spleeping-car à hélice! Ils sont en train d'abîmer le monde, qui ne sera bientôt plus qu'un immense baigne, peuplé de noirs galériens d'usine. Donne-moi un cigare.

— Inconcevable! s'écria mon père. Comment peux-tu raconter des his-

LES DEUX INGÉNUS

toires pareilles? J'admettrais cela de la part d'un ignorant, de quelqu'un qui n'a jamais rien vu, de sa vie. Mais de toi, d'un navigateur... Et les sauvages? En Afrique, en Océanie, il y a encore des cannibales.

— Tu pourrais dire « déjà », Richard. Il y a même des anthropophages en Amérique. Le mot « sauvages » est, pour désigner les naturels de la Polynésie une expression inexacte. Partout il y a de très vieux civilisés. Plus ils sont vieux plus ils sont abrutis, compliqués et sanguinaires. Avec leurs masques, leurs fétiches, leurs boucliers rehaussés de dessins rouges et blancs, leurs javelots légers, leurs pirogues incrustées d'ivoire, les coupeurs de tête des îles Salomon me font penser aux héros du siège de Troie. Jamais je n'ai côtoyé leurs archipels sans songer à l'*Odyssée*. Comme Agamemnon, Ménélas, Ulysse,

LES DEUX INGÉNUS

leurs rois violents, têtus et perfides, vont enlever les femmes de la tribu ennemie et incendier les repaires des peuplades rivales. Il ne leur a manqué qu'un Homère ou un Hérodote.

— Les Grecs ne mangeaient pas leurs semblables.

— Voire. Il y a le conte des Cyclopes, le Minotaure, Diomède. Le cannibalisme est une maladie de marins et de peuples maritimes.

— Mais enfin, tu nies l'évidence, Danco. Laissons les Grecs. Nous, les Européens, nous ne faisons plus de sacrifices humains. Tu es tout de même plus en sûreté à Anvers que sur certaines côtes d'Afrique ou de la Malaisie?

— Je n'en sais rien. Nous sacrifions des hommes à la Justice, à la Société, à la Discipline militaire. La terrible déesse Kâli des Hindous n'est certes pas aussi féroce que notre code pénal, la

LES DEUX INGÉNUS

Thémis barbare des Occidentaux avec ses carcans, ses geôles, ses couperets, ses garrots, ses potences et ses fusillades. Quant à la sécurité des ports, c'est une chance à courir, la même ici qu'aux antipodes. Partout les insulaires, les riverains, les indigènes offrent aux matelots de la camelote d'échange, des victuailles et des femmes avariées. A Anvers comme à Calcutta, à Brême, à Marseille, à Hong-Kong ou à Honolulu, le marin isolé risque, en descendant à terre, de se faire assassiner et dévaliser. Seulement, quand un pareil accident arrive dans un port européen, on n'en fait pas d'histoires, et nul gouvernement ne songe à aller bombarder la ville coupable, — ainsi que cela se pratique pour les villages nègres, — en guise de représailles...

Mon père renonça à poursuivre la discussion. Danco, mis en verve, continuait :

LES DEUX INGÉNUUS

— Progrès, progrès, qu'est-ce que cela signifie si cela ne signifie pas : plus de bonheur? On répond: plus de savoir. Ah! on en sait toujours assez pour souffrir pour être finalement cloué dans un cercueil, cousu dans un sac, jeté aux vautours ou sur un bûcher. Peux-tu deviner pourquoi je suis devenu marin? Je voulais découvrir une terre où l'on aimât mieux, où l'on mourût moins que dans aucune autre. Vaine recherche, mon ami. Il y a des tombeaux sur toutes les collines, dans toutes les vallées, autour des cathédrales, des pagodes, des mosquées. A l'ombre des saules, des baobabs géants, des cèdres séculaires, des érables et des palmiers. Dans la jungle, la brousse, les pampas, les sables du Sahara comme dans les glaces du pôle. Point de merci ni d'espoir. Chaque fois que je me penche sur la carte des continents, je me pose la question : où ces-

LES DEUX INGÉNUUS

serai-je d'aimer, de voir et d'entendre?
Où achèverai-je mon destin inexorable?
A combien de degrés longitude, latitude
mon squelette blanchira-t-il dans cet
ossuaire sans fond et sans limites?

— Eh! mais, c'est de l'hypocondrie,
Danco. Il faut chasser cela, c'est mau-
vais...

— Et dire pourtant que certaines
contrées sont si belles et portent des
noms si radieux qu'on espère toujours,
et malgré soi, en y abordant, avoir enfin
découvert la terre promise : la Floride,
les Açores, Porto-Rico, San Salvador,
Valparaiso, Los Angeles... C'est comme
ailleurs. Parfois plus sinistre qu'ail-
leurs.

— Allons nous coucher, conclut mon
père. Les enfants dorment debout.

J'entendis le lendemain qu'il expli-
quait à ma mère :

— Danco devient vieux et le pauvre

LES DEUX INGÉNUS

homme paraît malade. Hier, il a radoté pendant toute la soirée.

— Est-ce qu'il repartira bientôt?

— Dans deux mois seulement. Après il demandera sa retraite. Il veut se fixer à Anvers. Henri lui a conseillé de prendre pension dans une famille bourgeoise à cause de Yella.

— Où pourrait-on bien les mettre? dit ma mère, pensive.

— Danco avait songé à nous, mais nous n'avons plus de place. Vivre dans un appartement étroit, ce n'est pas l'affaire du capitaine. Puis il m'effraye. Je t'assure que sa tête déménage... La meilleure solution a été proposée par Henri qui veut les installer chez Nest. Là ils auront tout, bon air et bonne table. Nest d'ailleurs est plus proche parent de Danco que nous...

— Quel malheur, soupira ma mère, que nous n'ayons plus rien... Cela me

LES DEUX INGÉNUS

sera pénible de me séparer de Yella. Yella est presque ma fille.

— Tu l'as même un peu gâtée. Un changement de milieu ne lui fera pas tort; elle est aussi déséquilibrée que son père. Raphaël aussi y gagnera. Regarde les yeux qu'il fait? Il prend de plus en plus les manières de la famille Danco.

— Quant à cela, déclara maman péremptoirement, n'accusez ni Danco ni Yella. Si jamais Raphaël perd la boussole, ce ne sera la faute de personne.

V

Le jeudi j'allais avec Yella voir mes cousins, Pierre et Olivier, chez l'oncle Arthur. C'était tout un voyage avant d'arriver à la boutique, perdue dans le quartier maritime. Il fallait franchir des ponts tournants, s'engager sur des passerelles étroites jetées sur de hautes écluses, traverser des rues boueuses, toujours pleines de monde et de chariots de la corporation des débardeurs. Ces chariots transportaient des tonneaux de pétrole, des peaux de bêtes, des défenses d'éléphants ou des denrées coloniales. Parfois les épices s'échappaient

LES DEUX INGÉNUS

d'une caisse mal jointe, saupoudraient le pavé gras et répandaient dans tout le voisinage l'arome amer et doux du café, du sucre ou de la cannelle. Entièrement du reste, ce quartier avait l'aspect plaisant et pittoresque. Les marchands y étaient restés fidèles à leurs vieilles enseignes, le mortier des droguistes, le mouton des merceries, le marteau des batteurs d'or, le Chinois accroupi des maisons de thé, le Maure au chef emplumé des marchands de pipes et de tabac. Près des docks, les quais prenaient si peu de place et les bassins étaient si vastes, que les maisons semblaient flotter, surtout le soir, sur un immense radeau à la dérive. Les mâts des navires y dépassaient les cheminées des toits et les beauprés éborgnaient les fenêtres et s'embarrassaient dans les fils du télégraphe. La nuit le reflet des vitrines éclairées, la lueur des reverbères,

LES DEUX INGÉNUS

des fanaux, tout se confondait dans le sombre miroir des eaux silencieuses.

Le salon de l'oncle Arthur était fréquenté par tous les vagabonds de mer et de rivière du port d'Anvers. On y utilisait des rasoirs larges comme des sabres d'abordage et d'une trempe spéciale, tant les clients avaient la barbe rude, drue, le cuir des joues boucané. Assise derrière son petit comptoir, tante Jeannette recevait ses clients avec un sourire à la fois indulgent et sévère. Rien ne l'étonnait. Aucune figure, aucune couleur, aucun costume, aucun langage. Elle aurait, sans sourciller, rendu la monnaie à un Indien Sioux ou à un Bosjeman du Cap. Elle disait : « Les langues c'est facile. L'anglais n'est que du flamand, mais autrement prononcé. Pour l'italien, l'espagnol on n'a qu'à mettre un *a* ou un *o* après chaque mot. Au russe on ajoute un *ski*. » Le plus

LES DEUX INGÉNUS

drôle c'est que tous les étrangers, venus de n'importe où, semblaient la comprendre. Elle était connue dans les cinq continents. Un nègre la visitait tous les deux, trois ans. Il arrivait des antipodes, pour lui acheter un bâton de cosmétique à l'héliotrope, et rien qu'à l'héliotrope.

— Pourquoi faire? lui demanda Jeanette un jour.

— Pour manger, répondit le nègre, en avalant le bâton devant elle.

Mais ce qui nous attirait chez l'oncle Arthur, c'était le grenier. Ce grenier regorgeait de trésors; car l'oncle Arthur n'était pas qu'un vulgaire barbier. Il faisait des perruques et louait des costumes et des accessoires de théâtre. Le grenier en était plein et les perruques hors d'usage, velues et grasses comme des scalps frais, encombraient les placards et les vieux coffres. Il y en avait

LES DEUX INGÉNUS

de toute espèce, catogans, perruques à marteau, à cadenettes, à l'antique. Un volume *l'Art de la Coiffure* nous enseignait à quelles époques et à quelles pièces du répertoire ces divers ornements appartenaient. Nous y apprenions en même temps l'histoire, mais considérée sous le point de vue de la taille des cheveux, de la barbe et du coup de peigne. Trop souvent on ne montre des hommes illustres qu'une image outrée. Dans *l'Art de la Coiffure* ils figuraient à leur avantage, à côté des modèles ordinaires, les « têtes mode » voisinant avec Chilpéric (tête vieux Gaulois), Jeanne d'Arc (tête page, travesti), Henri III (Mignon), Louis XIII (type mousquetaire), Chateaubriand (tête poétique), et ainsi de suite. Ces perruques nous servaient à jouer la comédie. Grâce à elles nous pouvions à l'instant prendre telle ou telle figure qu'il nous plaisait

LES DEUX INGÉNUS

d'imaginer. Il y avait encore, parmi les meubles en ruine et les poussières du grenier, un buste en cire, objet d'art détérioré, gloire défunte de la boutique de l'oncle Arthur, et quelques-unes de ces têtes en bois sur lesquelles les apprentis s'exercent à peigner, à calamistrer, onduler et friser les postiches. Placés en rang devant notre théâtre, ce buste et ces têtes nous représentaient le public. Public docile, et aussi compréhensif qu'aucun autre, selon notre bon ami M. De Man Pacha.

Chez l'oncle Arthur, M. De Man Pacha occupait seul une chambre que tante Jeannette lui louait. Il était vice-consul d'Abyssinie, ou quelque chose d'approchant. Pendant les jours de grande réception il sortait en voiture, vêtu d'un uniforme chamarré d'or, le cimenterre au côté et coiffé du fez oriental. Il ressemblait à Ali Baba et nous le soup-

LES DEUX INGÉNUS

çonnions d'avoir dévalisé les quarante voleurs. Mais en temps ordinaire il montait au grenier, habillé comme tout le monde, et prenait plaisir à assister à nos jeux. Il s'asseyait sur une chaise boiteuse au milieu des têtes de bois et à côté du buste de cire.

— C'est d'une profonde et admirable sagesse, disait-il, de se faire adorer par des images taillées, peintes. Jusqu'ici les hommes de tous les temps et de tous les pays avaient toujours fait exactement le contraire.

A côté de cet ami nous avions, ou nous pensions avoir, une ennemie. Cette ennemie se nommait la Fraülein. Laide, sans âge, elle ressemblait, avec ses yeux morts, sa figure rongée par la petite vérole, ses cheveux décolorés, à une poupée qui serait devenue vieille. Quand notre vacarme s'exagérait intolérable, elle apparaissait dans l'encadrement de la

LES DEUX INGÉNUS

porte, plus fatale que la Justice traquant le crime, et elle grondait :

— Il ne faut pas crier ainsi. Vous chuwez encore dans les perriques. On ne peut pas chuwer dans les perriques.

Elle prononçait *chusser* pour jouer d'une manière si originale que cela nous donnait le fou rire. La Fraülein alors se fâchait pour de bon :

— Che ferai mon rapport. Vous serez pinis.

Bien qu'il entendît la plaisanterie, l'oncle Arthur n'aimait pas que nous manquions de respect à la Fraülein. On eût cru qu'il la redoutait un peu, lui aussi. Comme tante Jeannette ne quittait jamais son comptoir, — pas même pour accoucher, affirmait-on dans la famille, — c'était la Fraülein qui avait élevé Pierre et Olivier. Ces deux joyeux garçons s'étaient adaptés à leur milieu cosmopolite. Un peu nègres, un peu

LES DEUX INGÉNUS

canaques, ils parlaient le français avec un curieux accent anglo-hispano-tudesque et se livraient à la piraterie. Quand nous pouvions sortir de la maison sans être vus nous allions rôder sous les hangars, autour des bateaux à l'ancre. Il y avait à glaner par là, grains de maïs, biscuits, fèves de cacao, sucre de canne, fruits confits. Mais c'était là un jeu défendu, se terminant d'habitude par des taloches. La Fraülein, qui ne semblait aimer personne, témoignait d'une certaine tendresse à l'égard du consul De Man Pacha. Mais c'était une tendresse tyrannique. Elle ne se gênait aucunement pour venir chercher le Pacha au grenier et le blâmer hautement devant nous :

— Comment, monsieur le Consul, vous aussi vous *chusvez* dans les perriques? Ce n'est pas bien. Vous devriez être honteux, à votre âge.

LES DEUX INGÉNUS

— Fraülein, répondait le consul, je ne prise rien autant que la société des enfants. J'ai observé les mœurs de tous les peuples, superstitions, démences, aberrations collectives! Le monde est trop vieux. Il n'y a plus que parmi les enfants que l'on découvre encore quelques traces du génie naturel à notre espèce. Si l'homme ne naît pas bon, il naît en tout cas intelligent, et ce qu'on appelle la sagesse de l'âge mûr n'est qu'un commencement de paralysie de toutes nos facultés imaginatives. Pour les enfants le jeu est un noble devoir, un rite, qu'ils accomplissent avec courage, avec ferveur, parfois douloureusement. Oui, le saute-mouton, les barres, le colin-maillard ont leurs héros et leurs martyrs. Malheur aux individus, aux nations qui ne jouent plus, qui ne savent plus jouer, qui remplacent les règles mystérieuses, absurdes et divines de la

LES DEUX INGÉNUS

poésie, de la guerre, de la danse, des cérémonies mondaines et religieuses par les calculs faux de la raison. Ils ne sont plus que des insectes...

Mais la Fraülein interrompait ce discours hargneusement et la discussion continuait dans une langue que nous ne comprenions pas. La Fraülein victorieuse finissait par l'emporter et le Pacha la suivait l'oreille basse. Le prenant pour une victime nous allions frapper à sa porte, pour le consoler. Le consul nous montrait sa chambre aux murs tapissés d'armes exotiques, de chibouques, de tapis persans et d'estampes japonaises. Il possédait une magnifique collection de timbres-poste et c'était encore une façon de faire le tour du monde que de feuilleter son album. Pays roses, vert tendre, pays bleus, îles d'or. Après les aigles russes, l'écriture ottomane, le sphinx et les pyramides

LES DEUX INGÉNUUS

d'Égypte, le soleil du Japon, les cygnes noirs d'Australie, le petit rat du Canada. Et sur les gravures minuscules les noms des monnaies étrangères évoquaient des trafics et des marchés lointains, transports à dos d'éléphants, de zébus, de dromadaires, échanges de florins d'Amsterdam contre des pesetas espagnoles, de roubles de Moscou contre des roupies de Cachemyre, de yens troués de Pékin contre des dollars d'Amérique. Hélas! nous avions à peine le temps de visiter les républiques de l'Equateur que déjà la Fraülein venait troubler notre plaisir. Il lui était aussi insupportable de nous voir *chuser* dans les timbres-poste que dans les *perriques*. Au fond elle était jalouse du Pacha. Elle finit par nous agacer tellement que nous jurâmes sa perte.

Le consul prenait ses repas dans sa chambre. La Fraülein les lui apportait

LES DEUX INGÉNUUS

sur un plateau chargé d'assiettes couvertes. Nous avions remarqué qu'elle avait du goût pour ce service. Avant d'y aller elle se regardait dans le miroir et une lueur étrange s'allumait dans ses yeux morts. Souvent elle enlevait son affreux peignoir de flanelle grise pour mettre sa plus belle robe, une robe en drap bleu de Prusse. Un jour nous disposâmes traîtreusement un nœud coulant sous ses pieds. Nous avions mis des perruques de Caraïbes, avec une petite touffe de plumes au sommet de la tête. Cachés derrière un bahut, nous attendîmes le passage de l'infortunée gouvernante. Dès qu'elle eut mis le pied dans le lacet nous tirâmes de toutes nos forces en jetant un furieux cri de guerre. La Fraülein tomba d'une seule pièce dans un fracas de verres et de vaisselle cassés. Ach! M. De Man Pacha et l'oncle Arthur, armé d'un fer à friser, accoururent au bruit.

LES DEUX INGÉNUS

— Diable! s'écria le Pacha en relevant la Fraülein toute en larmes, voici un jeu qui ressemble trop aux jeux des grandes personnes. Finie l'innocence, il est temps de les chasser du Paradis terrestre.

— Au pain et à l'eau, prononça l'oncle Arthur. Raphaël et Yella vous pouvez filer. Je parlerai demain à Bergen et au capitaine Danco.

VI

Cette affaire n'eut point de conséquences fâcheuses. Elle fut oubliée au milieu de l'agitation qui précéda le départ de la *Stella Maria*. Ce départ nous occupait parce que, avant de prendre la haute mer, le voilier devait relâcher à Ostende et qu'il avait été convenu que nous l'accompagnerions, mon père et moi, jusqu'à la côte.

Yella nous suivit en chemin de fer pendant que la *Stella Maria* descendait l'Escaut derrière son remorqueur. En route mon père nous avertit que nous allions arriver à Ostende la veille de

LES DEUX INGÉNUS

Saint-Pierre et Paul, jour consacré à la bénédiction de la mer. Dès notre sortie de la gare la fraîcheur de l'air marin nous saisit. Le décor nous parut familier avec sa végétation de mâts vermeils traversée par le vol orageux des mouettes. Après avoir arrêté nos chambres nous descendîmes sur l'estran. Sans fin la mer étendait ses espaces argentés sous un immense écroulement de nuages sombres. Les vagues accouraient du large. Elles mouillaient le sable de leur bave amère puis se retiraient en y laissant des débris d'algues et de coquillages. Parfois une colère mystérieuse venue d'au delà de l'horizon ou jaillie du plus sournois des gouffres les lançait soudain à l'assaut des brise-lames, qui les rejetaient grondantes et déchirées. Baisers enveloppants de la brise, menaces, frissons glacés des eaux, tout le souffle véhément

LES DEUX INGÉNUUS

de la mer me prenait, me possédait et m'accablait d'un effrayant vertige. Je contemplais les antres du néant et les sources de la création. Je voyais le commencement et la fin du monde. Aurores sacrées et nuits obscures, flux et reflux, rythme majestueux et éternel des ondes auquel toutes les destinées sont abandonnées, la mienne, celle des bêtes étranges, innombrables et fragiles qui venaient vivre ou mourir là, à mes pieds, sur le rivage. Mais autour de nous montaient des cris et des rires. Des enfants, des hommes et des femmes se baignaient, heureux d'offrir leur chair aux caresses des eaux et du vent, heureux d'être nus, mouillés, délivrés du carcan, des entraves et de tous les supplices chinois de l'existence civilisée.

Mon père nous fit dîner dans un petit restaurant du port. Nous étions loin de la ville de luxe, de son casino, ses villas

LES DEUX INGÉNUS

princières et ses hôtels splendides. Les maisons basses se serraient les unes contre les autres, bariolées de bleu vif, d'ocre ou de vert pâle. Dans l'eau épaisse, veloutée des bassins, les barques de pêche balançaient leurs ponts goudronnés, leurs voiles rouges et leurs filets humides. Partout des filles et des enfants blonds portant des corbeilles où frétilaient des écailles d'argent, des nageoires de corail. Autour de nous les étals des boutiques débordaient des trottoirs chargés à crouler de crevettes fumantes, de soles, de crabes juteux, de langoustes fraîches. On dansait dans les cabarets. Durant toute la journée Yella s'était montrée pensive et n'avait presque pas parlé. Une brusque inquiétude me rapprocha d'elle.

— Yella, dis-je doucement, où es-tu ? On croirait que déjà tu as hâte de partir et que tu ne penses plus à nous ?

LES DEUX INGÉNU

Yella prit ma main, la serra, mais garda le silence.

— Allons nous reposer, dit mon père. Demain nous devons nous lever tôt.

Il nous mit dans une chambre à deux lits. Le temps était lourd. Yella ouvrit la fenêtre.

— Non, non, Yella, je n'aime pas ce grand bruit de la mer, cette menace et cette plainte qui ne s'arrêtent jamais.

— Oh! si, Raphaël, la mer nous fera rêver. Ce sera comme si nous étions ensemble sur la *Stella Maria*. Eteignons la lumière.

Alors, en nous tenant par la taille et joue contre joue, nous nous penchâmes au dehors. Dans la nuit nous n'apercevions plus qu'un bout de la digue éclairée et un vaste trou noir d'où sortait, par bouffées, une odeur d'iode et l'inlassable rugissement des vagues. J'avais mal à la tête.

LES DEUX INGÉNUS

— Allons dormir, Yella.

Yella quitta la fenêtre à regret et se dévêtit.

— Dormons ensemble.

— Oui.

Bientôt nous fûmes au lit, bien serrés l'un contre l'autre. La chaleur de ses membres me pénétrait, et ses cheveux rudes, parfumés et sauvages, chatouillaient mes lèvres et m'entraient dans la bouche.

Le lendemain nous étions dehors très tôt pour assister à la fête. Le pavé net des rues, métamorphosées en voies triomphales, pavoisées de drapeaux, disparaissait sous un tapis virginal de sable blanc et de bleuets. Sur le rebord des fenêtres, devant les portes ouvertes, les cierges se consumaient dans des chandeliers de cuivre. Au bout de la Rampe de Flandre l'autel entouré de hampes et de mâts, orné de vases fleuris,

LES DEUX INGÉNUS

se détachait sur le double abîme du ciel et de la mer. C'était le meilleur endroit pour voir le cortège. Un coup de canon, vers midi, annonça son approche. La procession apparut précédée de prêtres en surplis et de porte-bannières. Puis des fillettes déguisées en anges avec des cheveux bouclés et des ailes de papier d'or ou d'argent. D'autres groupes racontaient le Nouveau et l'Ancien Testament, l'histoire des patriarches et des saints, Adam et Eve, Moïse, les rois mages, les quatre évangélistes. Les saintes femmes du Calvaire portaient les instruments et les symboles du divin supplice, les clous, l'éponge, les dés, la couronne d'épines. C'était comme une image ancienne, à la fois délicate et barbare, enluminée par un artisan pieux. Les vierges au front pur agitaient leurs palmes, Madeleine présentait sa coupe de nard d'épi, Véro-

LES DEUX INGÉNUS

nique, accablée de douleur, montrait la face sanglante de Jésus. Et le vent soulevait les cheveux dénoués des figurantes au visage candide, drapait les plis de leurs robes brodées et d'une couleur éclatante dans la somptueuse clarté du nord : soies jaunes, vert Véronèse, velours violets, pourpres, rouge feu, amarantes, grenats ou vermillon de flamme. La masse obscure des spectateurs encadrait ce merveilleux polypytique, où tous les peintres de Flandre, depuis le suave Memling, le savant Matsys, jusqu'au fougueux Rubens et au jovial Jordaëns, semblaient avoir travaillé. A la fin défilèrent les mousses et les enfants du port. Le visage déjà pensif et hâlé, sous le suroît de cuir, ils portaient les instruments de leur gloire et de leur supplice à eux : la boussole, l'ancre, l'astrolabe, le loch et les amarres tordues en différents nœuds. Le saint

LES DEUX INGÉNUUS

sacrement passa dans un éblouissement de chasubles d'or fin et de flambeaux allumés. Peu après un des prêtres monta les gradins de l'autel. Debout dans la splendeur des nuages, il présenta l'ostensoir à l'océan. Alors il me sembla qu'il bénissait un vaste tombeau.

L'après-midi nous dûmes explorer les docks pour découvrir la *Stella Maria*. Le capitaine Danco nous annonça que l'arrimage serait terminé le lendemain et qu'il comptait partir à la marée du soir. Nous passâmes encore une nuit heureuse dans notre chambre. De nouveau Yella éteignit la lumière, ouvrit les fenêtres, se dévêtit et offrit son corps aux baisers chauds de la brise marine. Ensuite nous nous couchâmes enlacés, innocents et tout brûlants d'amour.

— J'ai mal, disait Yella. Grandement et doucement mal. Raphaël, ôte-moi ma peine. Il y a une chanson de

LES DEUX INGÉNUS

mon pays moitié espagnole, moitié en quechua :

Imaïna manchachicui
Mi corazon en tu poder?
Manarac médiorapi
Yo t'ensenar a querer!

« Pourquoi faire l'effrayée, puisque tu tiens mon cœur en ton pouvoir?... En peu de temps, en moins d'une heure je t'apprendrai à aimer!

Sais-tu aimer, Raphaël? Apprends-moi. Serre-moi, serre-moi très fort.

Je sentais ses petits seins palpiter contre ma poitrine. Je buvais son haleine et je ne savais ni désirais rien d'autre.

— Yella, je suis heureux ainsi, ma seule peine c'est que tu vas t'en aller encore une fois. Pourquoi, Yella, oh! pourquoi?

Le jour suivant, après le dîner, Yella dut rejoindre son père à bord. Les matelots hissaient les voiles. Déjà ils regar-

LES DEUX INGÉNUIS

daient la terre avec des yeux indifférents. Dans le ciel bleu de cobalt les nuages roux couraient vite, dorant leurs pans de roc, leurs volutes et leurs fumées aux feux rouges du soleil couchant. La mer étincelait comme une banquise d'opale entourée de récifs incandescents. La *Stella Maria*, encore à l'ancre, tirait sur ses amarres et le vent tendait ses haubans comme les cordes d'une harpe suspendue dans les airs. Tout était prêt au voyage et annonçait le fatal départ. Les écoutilles fermées, les canots et les bouées en place. Il fallut se résigner aux adieux. Mais ces départs sont comme la mort. On n'y croit que quand tout est consommé.

Mon père me conduisit à l'estacade d'où nous pouvions saluer le vaisseau à sa sortie du chenal. Là toute la magie de la mer nous entourait. Devant nous, les espaces sans fin, à nos pieds le gronde-

LES DEUX INGÉNUS

ment des flots et à notre droite les eaux apaisées de l'estuaire. Tout à coup la *Stella Maria* sortit de la brume naissante, s'approcha et passa à quelques mètres de nous. Courbée sur les vagues, son sceptre tendu en avant, la Madone de la proue scrutait l'horizon de ses yeux de pierre. A l'arrière de la barque, près de la voile brigantine, Yella et le capitaine Danco nous souriaient. Yella agitait son mouchoir. Mais rien ne pouvait retarder la fuite du navire. Dès qu'il eut franchi la passe, il parut ralentir et se cabra l'étrave haute sur les lames irritées. C'était pour mieux bondir. Brusquement le grand large gonfla ses focs, ses huniers, ses perroquets, ses cacatois de fougue et le voilier vira de bord dérobant à mes yeux l'image déjà lointaine de ma douce Yella. En vain je tendis vers elle mes bras suppliants, en vain je criai : « Yella ! » Elle ne pouvait plus me

LES DEUX INGÉNUS

voir, elle ne pouvait plus m'entendre. Mon père posa sa main sur ma tête et tourna mon visage de son côté. Je pleurais :

— Ah! dit-il, c'est donc sérieux, mon pauvre garçon.

Le voilier avait disparu dans la fournaise du jour expirant. Le soleil, disque d'or en fusion, touchait les eaux glacées et, autour de lui, par le jeu des ombres et de la lumière se construisaient d'étranges mirages, terres naissantes, mondes à l'agonie, paysages polaires, chaos volcaniques, antres du néant, sources de la création. Départs et retours. Aurores radieuses et nuits obscures, flux et reflux, rythme éternel des ondes auquel toutes les destinées sont abandonnées, celle de Yella, la mienne, celle des bêtes minuscules et innombrables, que la mer rejetait, reprenait et qui venaient vivre ou mourir là, à nos pieds, sur le rivage.

VII

L'absence de Yella se prolongeait. Quelquefois j'allais au warf pour regarder les navires qui rentraient au port. Ils semblaient las, avec leurs mâts rompus, leur coque rongée par les sels de la mer. Les steamers rugissaient profondément. Leurs noms peints en lettres d'or sur la proue : *l'Alaska*, *le Zeeland*, *le Lapland*, *l'Australia*, *le Labrador*, évoquaient à eux seuls toute la mélancolie des longues traversées. Ils portaient des cargaisons de bois de Norvège, d'épices du Brésil et des Indes, des troupeaux et des céréales

LES DEUX INGÉNUS

du Canada. D'autres venaient du Congo avec de l'ivoire et des passagers grelottant de fièvre. Les vaisseaux montés par des coolies chinois m'inspiraient une sorte de terreur. Leurs hublots vomissaient une haleine poivrée, un souffle d'épidémie, et les coolies remuants, grouillant en vermine jaune, surpeuplaient les soutes, les entreponts et les passerelles. Afin de me distraire de mon ennui, je visitais mes oncles et mes tantes. Entre tous je préférais l'oncle Henri. Il était l'ami de Danco et capitaine comme lui d'un trois-mâts carré nommé *la Tempête*. Durant leur jeunesse Danco et Henri avaient navigué ensemble. Tante Doudouce, la femme d'Henri, habitait près des remparts d'Anvers. Quand le capitaine était là sa maison se réveillait et devenait un lieu de plaisir pour toute la famille. Henri y donnait des festins. C'était un

LES DEUX INGÉNUS

vrai matelot, barbu et rude. A côté de Doudouce, bourgeoise craintive et bien élevée, il avait l'air d'un vieux pirate. Doudouce ne goûtait que rarement le bonheur d'avoir son époux auprès d'elle. Navigateur endurci, à l'ancienne mode, Henri restait parfois un ou deux ans en mer.

Pendant ces absences Doudouce ne voyait personne. Sa maison paraissait inhabitée, et la bonne tante ne quittait pas sa cuisine où elle tricotait des bas pour les pauvres en compagnie d'une servante. Autour des deux femmes tout parlait du capitaine, le perroquet dans sa cage, au mur un portrait, sur la cheminée desalebasses et un voilier minuscule enfermé dans une bouteille. Lorsqu'il y avait vilain temps Doudouce vivait dans la peine. A chaque rafale traversant les airs elle laissait retomber ses aiguilles et gémissait : « Oh! mon

LES DEUX INGÉNUUS

Dieu! » Un « Oh! mon Dieu » si plaintif que j'en étais tout remué. Comme nos deux afflictions se ressemblaient, j'aimais à lui tenir compagnie. Il y avait entre nous une sorte de complicité. Elle me disait en clignant de l'œil : « L'oncle a quitté les Antilles » ou bien : « J'ai une lettre, l'oncle est arrivé à Montevideo huit jours après la *Stella Maria*. » Dou-douce possédait un Atlas et me montrait les endroits.

— Regarde, voilà Lima, le Pérou. C'est loin par le détroit de Magellan.

— C'est trop loin, ils ne reviendront plus.

— Tais-toi, l'oncle Henri est rentré une fois par le Pacifique en faisant le tour du monde. J'ai été à sa rencontre à Suez.

— Vous ma tante?

— Certainement, par exemple j'ai été malade. A vingt ans j'étais hardie.

LES DEUX INGÉNUS

Elle se taisait, les yeux mi-clos, souriant à ses souvenirs. Alors je m'emparais de l'Atlas et j'allais m'asseoir à l'écart. A part les cartes l'Atlas contenait des gravures explicatives montrant toutes les races, tous les animaux, toute la flore, tous les produits de chaque continent réunis sur une seule image. Cela rendait la terre pareille à un jardin d'acclimatation. La cuisine de Doudouce, avec ses bois vernis, son dallage en damier, ses cuivres étincelants, avait la netteté et la fraîcheur d'une cabine de navire. Par instants, emporté par ma rêverie, il me semblait que c'était moi qui étais en mer et que Yella attendait dans quelque maison paisible de la côte.

Quand Doudouce était trop occupée je me rendais chez l'oncle Nest. Je le craignais, mais Nest avait des nouvelles de tous les bateaux sortis du port. Il eût été difficile de définir la profession

LES DEUX INGÉNU

de Nest Grafft. Mon père l'accusait de baraterie. Mais c'était sans doute pour rire, bien qu'on eût pu le croire en voyant les barques démontées et les débris de toute espèce qui encombraient le chantier Grafft et Cie. Derrière ce chantier il y avait une blanchisserie où une vingtaine d'ouvrières peinaient sous l'œil soupçonneux du maître. Et, après la blanchisserie, un atelier de sculpture sur bois. J'ignorais comment toutes ces industries marchaient de pair. Comme blanchisseur l'oncle Nest lavait l'armée, les prisons et l'orphelinat. Comme sculpteur il ornait les églises et faisait fabriquer à la douzaine, par deux artisans moroses, des saints tout roides montrant leurs plaies et portant les symboles et les instruments de leur martyre. Il y avait une particularité dans la famille Grafft. L'oncle Nest abusait du tabac. A force d'y fourrer des prises, ses narines,

LES DEUX INGÉNUS

s'étaient élargies phénoménalement et l'oncle paraissait affligé d'un coryza chronique. Or le nez de tante Bethe prenait le même style, ainsi que le nez de Marcel et le nez d'Edgar, leurs enfants. Les servantes, les blanchisseuses, les artisans n'avaient pu se soustraire à cette sorte d'épidémie dont les ravages s'étendaient jusqu'aux saints de bois. De même que l'on distingue les figures de Vinci à leur troublant sourire, celles de Donatello à leur candeur et celles de Michel-Ange à leurs attitudes violentes, on reconnaissait les statues de l'atelier Nest à leur air grippé. On en découvre encore dans les temples rustiques de la banlieue anversoise. Toutes font mine de murmurer, avec un sourire confidentiel, aux fidèles : « J'en ai du fin et du râpé. »

Le continuel voisinage de ces saints exaltait l'âme de tante Bethe. Grand-mère affirmait — mais grand-mère

LES DEUX INGÉNUS

était bavarde — que Bethe entendait des voix, comme Jeanne d'Arc, et qu'elle allumait sa lampe en plein midi pour converser avec les Anges. Malgré ce mysticisme outré, Bethe gouvernait admirablement son ménage. Il y régnait un ordre parfait. Dans sa salle à manger, vrai réfectoire de couvent, chacun avait sa part et sa place, les maîtres, les serviteurs, les parents riches, les parents pauvres, les enfants des parents riches et les enfants des parents pauvres. Dans cette société rigoureusement établie, je représentais l'élément bohème, fantaisiste, les Bergen qui en dépit de leur esprit mouraient tous sur la paille.

La physionomie de Nest répondait à l'abondance de son génie. Trapu, coiffé d'un chapeau panama, les jambes torses dans son pantalon de coutil rayé, il ressemblait à un planteur ou à un marchand d'esclaves. De profil le blanchis-

LES DEUX INGÉNUS

seur reprenait le dessus. Tandis que vu de dos Nest pouvait passer pour un artiste. Mais il était encore inventeur. D'ordinaire il se promenait à l'écart les mains enfouies dans les poches de sa veste. Ceux de son entourage murmuraient : « Chut ! il réfléchit à sa scie. » C'était vrai. Depuis des années Nest travaillait à une machine à scier les planches. Ces méditations et ce labeur épouvaient ses amis, étonnés de voir un tel homme tomber dans l'utopie. Ils redoutaient pour lui la démence qui guette les esprits chimériques et le suppliaient d'abandonner ses décevantes recherches. « Une scie mécanique ! autant vouloir construire une machine à voler à travers les airs... » Mais Nest haussait les épaules et continuait de perfectionner son engin, enfermé dans un réduit où nul d'autre que lui ne pénétrait jamais.

LES DEUX INGÉNUS

Nest espérait une brillante destinée pour ses fils. Grâce à l'argent amassé l'aîné pourrait suivre les cours de l'Université et devenir pharmacien. Marcel, qui ne se révélait point doué pour les carrières libérales, reprendrait le chantier-blanchisserie-atelier de sculpture.

— Et toi? me demanda l'oncle Nest un jour que j'étais allé chez lui prendre des nouvelles de la *Stella Maria*? Que comptes-tu entreprendre? Tu marches sur tes quinze ans, c'est positif. Tu ne vas pas flâner durant toute ta vie?

— Non, mon oncle.

— Alors...

— J'ai beaucoup hésité. J'ai pensé à devenir prêtre.

— Prêtre!

— Missionnaire.

— Tu n'es pas assez intelligent.

— Physicien, chimiste.

— Encore moins.

LES DEUX INGÉNUS

— Maintenant, si papa veut, je m'embarquerai sur la *Stella Maria* ou sur la *Tempête*.

— Voilà du nouveau! Si j'étais à la place de ton père je te mettrais en apprentissage. Tenez la taillerie des diamants, voilà qui est bon. Mais on est Bergen, on rêve, on musarde, on lit des romans, peut-être? Qui flâne doit s'attendre à courir, mon garçon. C'est positif.

— Mais, mon oncle, quel mal y aurait-il à m'embarquer avec l'oncle Henri ou le capitaine Danco?

— Bientôt il n'y aura plus de *Tempête*, ces anciens voiliers ont fait leur temps, et le capitaine Danco va quitter la *Stella Maria*.

— La *Stella Maria*?

— Ils sont en route pour l'Europe. S'il plaît à Dieu ils seront à Anvers avant la fin de l'hiver.

LES DEUX INGÉNUS

— Quel bonheur!

— Doucement. Le capitaine Danco ne partira plus. Il viendra habiter chez nous avec Yella. Et cela me rappelle que vous étiez toujours ensemble. Quand Yella sera chez nous, il faudra changer vos mauvaises habitudes. Tante Bethe ne souffre pas les enfants mal élevés...

J'en restai anéanti. Quel complot se tramait contre nous? Je levai sur l'oncle Nest des yeux suppliants. A quelle race dénaturée, décrite par aucun géographe, appartenait ce barbare en pantoufles. Il se tenait devant moi, flanqué de ses deux rejetons, le futur pharmacien et l'autre. Assise sur une chaise, le rosaire aux doigts, tante Bethe approuvait en reniflant. Nest prit une forte pincée de tabac, en bourra son nez tromblon et conclut :

— Fini de rire à présent, c'est positif.

VIII

L'oncle Nest n'avait pas tout à fait tort. Des changements considérables s'accomplissaient autour de moi. Mes sœurs, Marthe et Marie, étaient devenues des jeunes filles. Guido avait de la barbe au menton et était inscrit à la Jeune Garde Libérale déchaînée contre les abus du cléricisme. Il s'avérait de plus en plus que Guido avait une dispute personnelle avec Jéhovah, qu'il nommait un méchant Demiurge. Pour les autres Dieux il se montrait plus indulgent, notamment à l'égard de Bouddha assis sur son lotus d'or. Il s'adonnait

LES DEUX INGÉNUS

aux sciences occultes et apprenait la magie dans de petits traités à cinquante centimes le volume. Pierre et Olivier, ayant renoncé à l'état d'écu-meurs de rivière, maniaient le rasoir et le blaireau dans la boutique paternelle. M. De Man Pacha, vice-consul d'Abyssinie, avait épousé la Fraülein, étrange fin pour un homme qui portait le cimenterre et avait possédé un harem peuplé de sultanes et de négresses. Chez l'oncle Nest Edgar préparait ses cours de botanique et étudiait les vertus des simples. Mais son génie rebelle donnait peu d'espairs. Déjà ses parents en rabattaient et avouaient qu'ils se contenteraient, au besoin, d'une modeste herboristerie-droguerie. Marcel, le cadet, prenait des airs évaporés. Le dimanche il montait le cheval de trait de la blanchisserie et se mêlait aux cavaliers du Parc. Quoiqu'il n'eût que seize ans il

LES DEUX INGÉNUS

fréquentait le cirque et avait séduit une danseuse de corde. Abandonné de tous, j'essayais de me distraire en faisant des promenades à la campagne. Mais la campagne anversoise répondait mal à ma soif d'aventures. Autour de la ville les plaines cultivées s'étendaient à perte de vue, sans un creux, sans le moindre renflement du sol. Les sentiers et les ruisseaux mêmes y ignoraient les courbes, les détours et filaient vers l'horizon tout droit, comme des parallèles tracées par un géomètre triste. On y était si totalement privé de sites accidentés que pendant longtemps certains mots, semblables à vallon, côte, cascade, ne dirent rien à mon esprit et que les gens instruits par les voyages m'en devaient expliquer le sens, lorsque je les lisais par hasard dans un livre. Ce cadre médiocre m'obligeait à user de mon imagination. Les livres de la bibliothèque communale

LES DEUX INGÉNUS

m'y aidaient. Cette bibliothèque contenait des trésors de lecture, tout Fenimore Cooper, Mayne Reid et Jules Verne. Mais les amateurs de cette sorte d'ouvrages étaient si nombreux qu'il fallait user de ruses de Comanches pour se les procurer. Du reste les employés de la ville, ronds-de-cuir malicieux et lettrés, se moquaient du public. Souvent, trop souvent, en échange d'une liste laborieusement dressée, je ne recevais, au lieu de la *Piste de Guerre* ou du *Dernier des Mohicans* espérés, que le *Lépreux de la cité d'Aoste*, Adolphe de Benjamin Constant ou *Mes Prisons* de Silvio Pellico que Dieu confonde. Guido critiquait mes goûts littéraires :

— Tu es stupide, disait-il, avec ton Jules Verne et ton Cooper. Ces gens retardent. Ils décrivent des pays qui n'existent plus. Qu'est-ce que ce Japon fantaisiste du *Tour du Monde*? Et ce

LES DEUX INGÉNUUS

Nil mystérieux dont on ne connaît pas les sources de *Cinq Semaines en Ballon*? Mayne Reid raconte des fables qui eussent fait rougir Pline l'Ancien. Bientôt d'ailleurs il n'y aura plus de forêts vierges ni d'animaux sauvages. Le rhinocéros disparaît, l'éléphant et la girafe diminuent. Le dernier serpent à sonnettes de l'Amérique du Nord a été aperçu par M. de Chateaubriand, né gentilhomme et Breton, ce qui ne l'empêchait pas d'être menteur comme un cadet de Gascogne.

— Mais alors que faut-il lire?

— Les grands écrivains français et étrangers. Ma bibliothèque est à ta disposition.

Guido nommait sa bibliothèque une planche sur laquelle étaient posés quelques volumes de la Collection Universelle. Sur chaque couverture une muse style second Empire couronnait un au-

LES DEUX INGÉNU

teur en perruque ou portant les cheveux en désordre hérissés par le vent de l'inspiration et du génie. Ils y étaient tous, depuis le vieux Ronsard jusqu'à Paul de Kock. Le premier livre qui me tomba sous la main fut le *Paradis perdu* de Milton. Il faillit me dégoûter de la lecture à tout jamais. J'eus plus de plaisir à lire le *Télémaque*, particulièrement aux endroits sensibles, et dangereux pour la modestie des jeunes filles. « Calypso ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse... » Il y avait entre la déesse et moi une parenté d'infortune, puis j'aimais l'antiquité, ses fables, ses temples et ses Dieux nus. Bernardin de Saint-Pierre me parut plein de sagesse et de science. Racine ennuyeux, Voltaire méchant et immoral. L'adolescence a le goût barbare. Elle aime le désordre et la sensiblerie gothiques. Aussi, dans un cerveau de bonne qualité, le classicisme

LES DEUX INGÉNUS

n'apparaît qu'avec les premiers symptômes de la calvitie, quand on est un peulas du laborieux humour anglo-saxon, des fanfaronnades espagnoles, des rêveries allemandes et de l'esthétisme puéril, compliqué et sordide des Russes. C'est la lumière, la grâce, la sécurité, la noblesse, l'harmonie splendide et tranquille d'un jardin français retrouvé après un long et pénible voyage à travers des steppes désolés, des brousses arides, des marécages malsains, des montagnes sinistres. L'écolier se dégoûte de son recueil de morceaux choisis, La Fontaine, La Bruyère, Bossuet, Montesquieu, Jean-Jacques, de Maistre, Courier...; il ne voit là que d'ennuyeux exemples de morale, de beau style et de grammaire. Il veut fuir, part, fait naufrage, reste longtemps en exil, puis revient un soir, comme Robinson Crusoé, à la maison, heureux de revoir la flamme haute et

LES DEUX INGÉNUS

claire du foyer familial. Mais il est déguisé en sauvage et a, pour compagnons, un perroquet et un Indien apprivoisé... ?

La collection de Guido contenait les œuvres illustrées de William Shakespeare. A voir les gravures, Hamlet et le spectre, Ariel se moquant de Caliban, Roméo au balcon de Juliette, je regrettais de ne pouvoir les lire. Je n'ignorais pas pourtant que dans pas mal de livres le texte ne répond nullement aux promesses de la couverture et des images.

Ainsi je m'instruisais, je grandissais et le temps passait plus vite que je ne m'en doutais. Un matin j'appris à l'improviste que la *Stella Maria* et la *Tempête* étaient en vue. Les deux voiliers rentraient ensemble. Mais je ne pus assister à leur arrivée dans le port. Pendant toute une semaine je m'inquiétai beaucoup de Yella et du capitaine Danco. Où étaient-

LES DEUX INGÉNUS

ils descendus? Pourquoi ne venaient-ils pas chez nous?

La cause de cette absence me fut expliquée par l'oncle Henri que je trouvais un soir à la maison, en revenant de l'école. Dès les premiers mots entendus, je compris qu'il parlait de Danco.

— Fou, dit l'oncle Henri, absolument fou.

— Je me demande, répliqua mon père, si tu as bien choisi. Nest ne connaît que l'argent.

— C'est son droit. Où diable aurions-nous pu placer le pauvre Prosper? Pas à l'asile, pour sûr...

— Oui, mais Yella?

— Danco ne veut pas s'en séparer. Il deviendrait furieux.

— Et qui défendra les intérêts de la petite?

— Moi. Mais tu ne vas pas soupçonner

LES DEUX INGÉNUS

Nest?... Tiens, tu y mets de l'animosité.

— Quelle idée. Mais voyons, Henri, tu ne traînes jamais longtemps sur le warf. Je parie que la *Tempête* est déjà prête à appareiller.

— La *Tempête*? Je quitte la *Tempête*. Les Pelsner vont la remplacer par un cargo à vapeur.

— Alors tu commanderas le cargo?

— Moi! hurla Henri en bondissant, moi naviguer sur un steamer? J'aimerais mieux être conducteur d'omnibus. J'ai posé mes conditions, un voilier ou rien. Je suis un matelot, Bergen.

— Qu'ont-ils décidé?

— Qu'il y avait le *Scaldis*, un trois-mâts carré. Je peux le prendre. Seulement il repart dans quinze jours. Dou-douce est désolée.

— Elle a raison.

— Non, c'est le seul voilier qui reste

LES DEUX INGÉNUS

aux Pelsner. Je ne vais pas me le laisser enlever.

Mon père réfléchit, puis il dit lentement, en appuyant sur les mots :

— Sais-tu que j'ai refusé d'assurer le *Scaldis*? Il y a plusieurs années déjà. Cela m'étonne même que ce bateau navigue encore.

— La preuve que tu t'es trompé! Le navire est bon. Je l'ai visité, un peu haut mâté peut-être?

— Et, naturellement, Nest t'approuve d'embarquer?

— Qu'est-ce que Nest vient faire là dedans?

— Il est associé aux Pelsner.

— Encore des insinuations, tu me chagrines, Richard. Nest est mon bon parent, mon meilleur ami; il m'a rendu des services que tu ne sais pas.

— Alors il est bien mal instruit. Si tu veux je te montrerai le rapport des ex-

LES DEUX INGÉNUUS

perts. Le *Scaldis* a eu des avaries. Lors de son lancement il s'est couché sur le flanc.

— Cela arrive.

— On l'a employé à transporter des rails, mauvaise cargaison qui fatigue la coque.

— Va te promener, Richard, avec tes experts. Ce sont des touche-à-tout et des mêle-tout comme les pilotes. Veux-tu m'apprendre mon métier? Il n'y a pas de mauvais navires; il y a de mauvais capitaines. Je traverserai l'Atlantique sur le *Scaldis* comme sur n'importe quel autre bâtiment, dussé-je filer avec trois pieds d'eau sur mon pont. Du reste l'engagement est signé et l'équipage prêt.

Le dimanche suivant, en dépit de l'avertissement qu'il m'avait donné, je courus chez l'oncle Nest. J'y fus ac-

LES DEUX INGÉNUUS

cueilli sans aménité. A la vue du capitaine Danco et de Yella je compris tout le drame. La barbe et les cheveux très longs et tout blancs, les mains tremblantes, le visage ravagé, Danco était devenu vieux, soudainement, étrangement vieux. Ses yeux n'avaient plus d'expression humaine. Combien Yella était pâle et touchante à côté de son père malade de l'esprit. Mais surveillée de près, elle n'osa s'approcher de moi ni me parler à l'écart. Ses yeux noirs implorèrent mon amour. Et plus de jolies robes, légères, flottantes, plus de bras nus, de fleurs dans les cheveux, de bracelets et de colliers. Yella portait un vêtement sans grâce, sans couleur, une pauvre robe d'orpheline. Déjà tante Bethe avait inauguré son nouveau système d'éducation et l'appliquait devant moi, devant ma colère impuissante : « Yella parlait trop vite. Yella parlait

LES DEUX INGÉNU

sans réfléchir. Yella se tenait mal à table. Yella croisait ses jambes et montrait impudiquement ses genoux. » Pendant que l'on grondait ainsi sa fille Danco hochait la tête et, par la fenêtre, regardait fuir les nuages.

IX

L'oncle Nest m'avait interdit l'accès de sa demeure, mais je pouvais m'y introduire à son insu. Du côté du canal le chantier était ouvert, et les ateliers, les hangars, les barques démontées m'offraient de nombreuses cachettes où je pouvais me dissimuler et me tenir en embuscade. Ainsi je pus parler à Yella plusieurs fois, en secret. Elle m'apprit que la maladie de son père s'était déclarée en pleine mer. Valkers, le second, avait dû prendre le commandement de la *Stella Maria*. A Anvers, le capitaine Danco suivit Nest sans dis-

LES DEUX INGÉNUUS

cuter ni lui opposer aucune résistance. Aussi longtemps que l'oncle Henri resta à terre tout alla bien. Mais, dès que le *Scaldis* eut levé l'ancre, Nest Grafft se révéla. Il se mit à courir les armateurs, les banquiers, les sociétés d'assurances, et il revenait avec des papiers, des actes que Danco signait les yeux fermés. Le capitaine ne s'inquiétait de rien. Il dormait beaucoup, se plaignait de souffrir de la tête et accusait le cap Horn d'être l'auteur de ses maux.

— Je ne veux pas rester ici, pleurait Yella. Ce sont de méchantes gens qui tueront mon papa. Nous serions mieux chez les nègres.

— Yella, ce soupçon est affreux ! L'oseraient-ils ?

— Ils n'auront pas le temps. Quand le capitaine Henri sera de retour je me plaindrai et nous partirons. Nous irons chez tante Doudouce.

LES DEUX INGÉNUS

Un jeudi, après avoir escaladé la clôture de la blanchisserie, j'allai me blottir en attendant Yella dans le réduit mystérieux où l'oncle Nest perfectionnait sa scie mécanique. J'examinai la machine. C'était un enchevêtrement insensé de câbles, de ressorts, de pédales, d'arbres de transmission, de contrepoids destinés à mouvoir une scie ridiculement petite. Une scie jouet, bonne tout au plus à scier en deux le mince couvercle d'une boîte à cigares. Tout à coup j'entendis qu'on approchait. Je n'eus que le temps de me cacher sous un tas de copeaux, Nest entra accompagné de Danco.

— Voilà l'outil, expliqua Nest. C'est une fortune.

— Certes, balbutia le capitaine. Est-ce un harmonium?

— C'est la scie de l'avenir.

— Une scie? Il en faudrait là-bas.

LES DEUX INGÉNU

Nest, tu as une tête de tatou. Sais-tu que le tatou a des poils sur le ventre? Est-ce que cela coupe le bois de fer?

— Tous les bois, Danco. Tu devrais prendre des actions. Nous exploiterions l'invention en commun. Yella hériterait des millions, c'est positif.

— Nest, dit Danco en haussant la voix, il est temps de te révéler les mystères du Pérou. Yella est descendante des Incas et fille du Soleil. Moi-même je suis un type dans le genre d'Atahualpa assassiné par Pizarre. A l'arrivée des conquistadors, Atahualpa et Hulesca, fils de Huana Capac, se faisaient la guerre. Ils n'avaient jamais vu de chevaux ni d'hommes vêtus de fer. Saisi par Pizarre, Atahualpa offrit une montagne d'or pour sa rançon, puis encore de l'or, et encore... Pizarre le fit mourir quand même. Un Français a écrit là-dessus une tragédie : « Crois-tu de ce

LES DEUX INGÉNUS

forfait Manco Capac capable? » J'ai été jeune, Nest, et beau...

— Cette affaire est sûre. Il faudrait deux cent mille francs.

— Je les ai, chez Gonzalès et Touchant, à Gallao. Donne les actes, je signerai.

— Parfait, allume un cigare, allons boire un porto.

— Oh là! Nest, un poison court dans mes veines. Le médecin m'a défendu les cigares et le porto.

— Laisse les médecins...

Ils sortirent du réduit et s'éloignèrent. Pendant quelques instants j'entendis la voix rauque de Danco. Le malheureux chantait :

Chamui urpi maillua,
Chaillua chucaraiqui.
Caï vagnos yaccupi
Mamaï chaquinaiqui.

Guettant par la fenêtre du réduit je

LES DEUX INGÉNUUS

vis Yella sortir de l'habitation des Grafft et se diriger vers le lieu de nos rendez-vous. L'endroit était solitaire. Je ne redoutais pas qu'on nous y surprît. A cette heure Edgar et Marcel étaient absents, tante Bethe occupée à son ménage, les blanchisseuses au lavoir, l'oncle Nest plongé dans ses ténébreux complots. Nous nous mîmes à l'abri derrière une chaloupe renversée. La journée était chaude. L'eau du canal miroitait au soleil. Sur la berge, le long du chemin de halage, le gazon poussait haut et dru, piqué de graminées, de coquelicots et de fleurs à clochettes mauves. Parfois une péniche lourde, à proue arrondie, glissait sur le canal étroit, la voile gonflée et la flamme du mât tendue au vent. Appuyé sur son gouvernail grinçant, le batelier nous souriait. Dans le ciel serein les hirondelles évoluaient élégantes, rapides, tendues comme des

LES DEUX INGÉNUS

flèches dans l'arc de leurs ailes. Celles qui rasaient l'eau et le sol pourchassaient les libellules. Tout près de nous, l'une d'elles happa deux de ces bestioles inoffensives, délicatement attachées l'une à l'autre, le corps recourbé en anneau nuptial. Yella était pensive. Je la contemplais. Elle était toujours belle. En vain tante Bethe lui tirait les cheveux en arrière, l'habillait de robes démodées, baroques, modèles hideux sortis de son imagination de vieille dévote, Yella restait l'enfant des contrées opulentes, de l'Eldorado, la jeune Indienne aux yeux de diamant, aux joues d'or teintées de rose par le soleil.

— Tante Doudouce est venue, dit-elle. Le capitaine Henri n'ira pas plus loin que Valparaiso. Il sera de retour dans quelques mois. S'il ne veut pas de nous, nous retournerons à Lima.

LES DEUX INGÉNUS

— Et moi, Yella, que deviendrai-je sans toi?

— Tu deviendras marin et nous nous marierons. J'ai l'habitude de la mer. Nous ne nous quitterons jamais. Nous bâtirons notre maison dans le plus bel endroit du monde. Je sais où c'est.

J'avais mal compté en espérant que nous ne serions pas découverts ce jour-là. Soudain Marcel se trouva devant nous.

— Ohé les amoureux, dit-il. Eh bien, c'est du propre.

Marcel était costumé en gentleman de banlieue et maniait un stick.

— Voilà une riche idée de courtiser une mulâtresse.

Yella cacha son visage dans ses mains.

— Pourquoi l'appelles-tu une mulâtresse? demandai-je. Tu sais bien que cela n'est pas vrai.

— C'est une sang mêlé. Elle n'a même

LES DEUX INGÉNUS

pas de nom. Sa mère courait toute nue dans les bois.

— Tais-toi, Marcel.

— Le capitaine Danco est-il seulement son père? Il l'a peut-être achetée sur un marché d'esclaves.

— Ne réponds pas, murmura Yella à mon oreille. Si tu le battais il irait nous dénoncer.

— J'en ai pourtant bien envie.

Marcel qui avait fait quelques pas de retraite se rapprocha. Il alluma une cigarette :

— Je vais au cirque, il y a matinée aujourd'hui. Je me tiens près de l'entrée des chevaux. Quand ma danseuse de corde sort de piste, elle me donne un coup d'éventail sur la joue. On me regarde.

Là-dessus il s'en alla, l'air conquérant et fouettant l'air avec sa badine. Yella pleurait. Elle avait une pose aban-

LES DEUX INGÉNUS

donnée. Je me rapprochai d'elle. Je n'ignorais pas qu'il y avait quelque chose d'irrégulier dans sa naissance. On disait qu'elle était « une enfant du péché » et cela semblait la vouer sans remède à toutes les infortunes de l'amour et de la vie.

— Yella, pourquoi pleures-tu ?

— Pour rien.

— As-tu de la peine ?

— Pas quand tu es là, tu sais bien.

— Embrassons-nous, Yella.

— Oh ! oui.

Nos lèvres s'unirent. Yella haletait un peu. Je vis ses yeux se voiler d'ombre, et, tout doucement, elle feignit de mourir dans mes bras. Elle m'offrait sans résistance son corps et son visage. Cher visage, pâli malgré le hâle des tropiques. J'en écartai la sombre chevelure pour mieux le voir et le posséder.

— De plus en plus fort !

LES DEUX INGÉNUS

Yella jeta un cri et cacha ses genoux sous sa jupe. L'oncle Nest était là, le front chargé d'éclairs. Il sortait de son laboratoire, du réduit sacré où il montait sa scie mécanique, sa création saugrenue de leviers et d'engrenages inutiles.

— Allez ! s'écria-t-il, allez !

Et sans autres commentaires il me chassa de sa face.

X

— Eh bien, dit mon père quelques jours après notre mésaventure, il paraît que tu lutines les filles? Parbleu, en te regardant bien je vois que le poil commence à te jaillir du menton. N'as-tu pas pensé encore à l'avenir? Dans quelle carrière aspirer-tu à briller?

— Je voudrais m'embarquer avec l'oncle Henri.

— Sur le *Scaldis!* Jamais moi vivant. Où as-tu pêché cette rare idée? Je te croyais plutôt doué pour la littérature.

— Je préfère voyager...

— C'est tout de même malheureux, se

LES DEUX INGÉNUS

plaignit papa. Moi j'avais des goûts d'artiste. Je peignais, j'écrivais et je jouais du banjo. Mais mes parents ne voulaient rien entendre. Dès l'âge de treize ans je dus entrer chez les Rovers et Cie de la rue Pieter Pot. Ensuite il a fallu vous élever tous. En souvenir de mon chagrin, je m'étais promis de ne jamais contrarier la vocation de mes fils si, par chance, l'un d'eux se révélait doué pour les beaux-arts. Avec toi je croyais que cela y était. A ta naissance une comète est apparue dans le ciel. Tu es resté deux ans sans vouloir marcher. Tu battais ta nourrice et tu as toujours eu l'air extravagant d'un homme de génie. Enfin tous les signes d'une dégénérescence supérieure. Mais va te promener, il veut être matelot. Un métier de galérien, de fruit sec, d'enfant perdu. C'est un cas unique. On en pourrait faire une comédie. Le père ne maudit plus le futur

LES DEUX INGÉNUS

poète, et voici que l'opposition vient de la géniture. Mais non, on dirait que c'est arrangé. Pour parler vrai, il est autrement difficile de contenter son fils que de contenter son père. Guido veut devenir instituteur, cuistre de collège, celui-ci... Ma chère Lucie, nous avons peiné et pris du souci en vain.

— Laisse donc, dit ma mère. Raphaël n'est pas encore parti. Que le vent change et il tourne de l'autre côté. Si c'était un métier je lui conseillerais de devenir girouette.

J'étais tourmenté. Je n'osais pas retourner chez l'oncle Nest, et le *Scaldis* tardait à signaler sa présence dans les ports d'escale. Avec l'automne le temps était devenu rude aux navigateurs. Partout on signalait des tempêtes, des naufrages, des raz de marée. Quand j'allais chez Doudouce, la bonne tante faisait pitié à voir. Elle priait, brûlait des cier-

LES DEUX INGÉNUS

ges nuit et jour. « Mon pauvre Henri, gémissait-elle. Où est-il à cette heure? »

Doudouce me retenait auprès d'elle. Malgré ses angoisses, elle s'inquiétait de Yella. Je lui racontais ce que je savais.

— Tu vois, Raphaël, il faut que l'oncle Henri revienne. Lui seul peut secourir cette enfant. Allons porter une offrande à saint André.

Un soir, une terrifiante nouvelle se répandit dans la ville. Le *Scaldis* venait de sombrer en plein Atlantique. Aucun doute ne pouvait subsister sur la réalité du sinistre. Quelques hommes de l'équipage sauvés en chaloupe, recueillis par un steamer de la Read Star Line, venaient d'arriver à Anvers. Mon père les avait vus et interrogés au pilotage. Ils étaient encore troublés et grelottants de fièvre, car ils avaient failli périr de faim et de froid. Ils avaient dû jeter deux de leurs compagnons par-dessus

LES DEUX INGÉNU

bord. Un autre fut emporté par une lame de fond. Ils étaient les seuls survivants et avaient vu le *Scaldis* couler à pic, en quelques minutes. Mon père rentra dans un état effrayant.

— C'est un assassinat, criait-il, un assassinat, un assassinat! Nest et les Pelsner sont des forbans. Si j'étais le maître, je les ferais pendre en face du ponton du Steen. Le *Scaldis* a sombré par un temps de calme plat, comme une écumoire. J'ordonnerai à Doudouce de porter plainte...

— Richard, tais-toi, suppliait ma mère. Les Grafft sont nos parents.

— Pas les miens, les tiens à peine.

— Veux-tu te mettre toute la ville à dos? Et les armateurs? Richard, nous sommes assez ruinés comme ça.

— On en verra la fin, je suis tranquille. Il y a des choses que l'on paie, que l'on finit toujours par payer, quoi

LES DEUX INGÉNUS

qu'on en dise. Et Nest paiera. Ecoute ma prédiction. Jamais Nest ne mourra comme un honnête homme. Il crèvera salement, et tous les siens expieront. Voilà ce que je sais. Je le sais même tellement bien, que cela me console et m'aidera à me taire.

Quand je revis tante Doudouce, la pauvre femme m'accueillit avec un visage inondé de larmes, de larmes brûlantes qui ruisselaient le long de ses joues et qu'elle ne songeait pas à cacher. Elle m'embrassa :

— Que tu as tardé, Raphaël. N'est-ce pas, tu ne désespères pas comme les autres. Ce n'est pas fini. En mer ce n'est jamais fini. Il y en a qui reviennent après des années d'absence, quand on les attend plus. Henri est peut-être sur une île, un récif battu par la tempête. Prends l'Atlas, Raphaël. Vois s'il y a des îlots là, là, il paraît que c'est là. Comment

LES DEUX INGÉNUUS

un navire peut-il se briser contre les écueils, comment peut-on faire naufrage, comment peut-on se noyer à un doigt de la côte? Que dirait-il, s'il rentrait à l'improviste, et me trouvait vêtue de noir, en veuve déjà consolée? Allons chez la tireuse de cartes.

Doudouce prit un fiacre et se fit conduire à l'ancien quartier maritime. Nous entrâmes dans une maison misérable. Doudouce frappa à une porte du troisième étage. Une vieille au visage dévoré par un lupus hideux vint nous ouvrir. C'était la devineresse. Elle étala son tarot où il y avait des bâtons, des coupes et des épées.

— Votre époux, annonça la voyante, est un brave homme, mais de mœurs légères. Il est pris entre une blanche et une noire. En ce moment il joue un jeu d'enfer. S'il perdait vous auriez des ennuis sérieux.

LES DEUX INGÉNUS

Doudouce sortit furieuse.

— C'est une coquine, dit-elle. Comment peut-on exploiter les gens de la sorte? La police devrait intervenir.

Elle paraissait très agitée. Elle se plaignit d'avoir la gorge serrée et comme une boule sur l'estomac. Elle voulut marcher un peu, pour dissiper son malaise. Nous avançons avec peine dans la foule lâchée sur les trottoirs. Devant les boutiques, les portes des cours, les ménagères en camisole rose et jupon de flanelle bleue se chamaillaient avec des gestes de convulsionnaires; des enfants rachitiques se traînaient dans la boue noire des ruisseaux. Sous la lumière brutale du jour le peuple dévoilait ses plaies et sa névrose. On dansait, on se saoulait, on se battait, on mourait, on s'aimait dans une abominable promiscuité. Une civière d'hôpital entrait dans un bouge. Un ivrogne scandaleux

LES DEUX INGÉNUS

ameutait les passants. Nous rencontrâmes un enterrement et un baptême. Plus loin, deux commères conduisaient une vieille atteinte du haut mal. La malade marchait à larges enjambées, les genoux hauts, ses sabots sonores frappant le sol en cadence. Ban, ban, ban, on eût dit qu'elle avait trente mille diables dans son ventre. Et comme toujours, le voisinage de la populace, de ses haillons, de sa détresse m'emplissait de pitié et d'épouvante. Chaque fois qu'un malencontreux hasard me menait sur son territoire, dans cet air empesté, cette jungle de ruelles, d'impasses sales, de cavernes lépreuses, antres du choléra, du typhus et de la tuberculose, je craignais de n'en pouvoir plus jamais sortir et d'être dévoré à mon tour par cette bête vorace qu'on nomme la misère.

— J'ai eu tort de me fâcher, dit tante

LES DEUX INGÉNUS

Doudouce tout à coup. Cette femme ne me trompait pas. Il joue un jeu d'enfer? Qu'est-ce? Il joue peut-être à la courte paille pour savoir qui sera mangé!

— Tante Doudouce, quelle idée?

— Mon pauvre petit, ma tête s'égare. Etre séparé de ceux qu'on aime est le pire destin. La vie est trop cruelle aussi. Tu en sais quelque chose. Et Yella, ce pauvre agneau. Veux-tu qu'on y aille?

— L'oncle Nest me chassera.

— En ma présence? C'est ce que je voudrais bien voir. Reprenons une voiture.

Le fiacre nous transporta à l'autre bout de la ville, en prenant par les avenues qui relient les quartiers du sud aux quartiers du nord. Entre le Palais de Justice et la Banque, Doudouce hocha la tête à la vue des consulats, nombreux dans ces parages. Tout lui

LES DEUX INGÉNUS

rappelait son malheur. A la façade des hôtels les pavillons étrangers déployaient leurs couleurs vives, au-dessus des armoiries. Le lion de Perse ouvrait sa crinière, le soleil rouge du Japon éclatait vers les quatre coins de l'étoffe, le dragon de Chine se tordait sur un fond jaune, les étoiles américaines neigeaient dans un ciel nocturne. Puis venaient les figures enchevêtrées et bizarres, rébus héraldiques, du Guatemala, de Bolivie, de l'Uruguay, du Mexique et de Buenos-Aires.

— Toujours des promesses et des mensonges, soupira Doudouce. Comme à la foire : des merveilles, des monstres et des trésors impossibles.

Chez l'oncle Nest nous fûmes reçus comme je l'avais prévu. Nest, tante Bethe, Edgar, Marcel, toute la famille réunie, liguée, resta debout devant nous ; et contrairement à l'usage flamand ils

LES DEUX INGÉNUS

ne nous présentèrent rien à manger ni à boire. Le capitaine Danco et Yella étaient invisibles. Doudouce perdait contenance. Elle prit son mouchoir et tamponna ses yeux. Puis, à voix basse, elle demanda :

— Comment va Danco?

— Toujours souffrant, dit Bethe. C'est une charge pour nous. Mais chaque demeure porte sa croix.

— Une charge?... Mais Danco a de l'argent.

— Des montagnes, intervint Nest. Va le voir, Doudouce, dans sa chambre. Il te parlera de l'or des Incas. Voilà la fable. Si le malheureux meurt chez moi, on m'accusera de l'avoir dépouillé, c'est positif.

— Jésus, Maria, Sainte Vierge de Dieu! s'écria tante Bethe. Tais-toi, Nest. Ce ne sont pas des mots à prononcer. Les enfants écoutent.

LES DEUX INGÉNUS

— Cependant il possède quelque chose, voyons, insista Doudouce.

— Placé en viager. Vais-je le nourrir pour rien? L'argent ne me croît pas sur le dos.

— Mais Yella?

— Et Edgar et Marcel? Qui est Yella? Tu sais bien que cette enfant n'est pas légitime. Le code la déshérite, c'est positif.

— Nest, le sort de cette petite me navre. Tu as la loi pour toi, je suis d'accord; mais enfin on ne peut pas mettre Yella à la rue.

— Elle devient grande, elle pourra travailler, à la blanchisserie si elle veut.

— Quelle horreur!

— Comment quelle horreur?

— Puis Danco a de la famille, au Pérou?

— Chez les Peaux-Rouges et les métis? Ce sont des chimères, ici on ne rêve pas.

— Nest, je vais croire...

LES DEUX INGÉNUS

— Crois ce que tu veux.

— Réfléchis tout de même, balbutia Doudouce. Ne sois pas impitoyable.

— Je suis juste, c'est positif.

— Tes fils sont à l'abri. Ils sont forts. Edgar aura-t-il bientôt son herboristerie ?

— Nous aimons autant les épices, déclara Bethe. Une épicerie, c'est tellement mieux et plus propre. La droguerie, c'est encore tout un casse-tête.

— Evidemment, dit Doudouce qui retrouva son énergie pour lâcher une malice, évidemment, vous n'êtes pas des Bergen. L'esprit ne vous tracasse pas. Il y a ainsi des familles qui, à chaque génération, produisent un grand docteur et d'autres qui ne peuvent même pas réussir un apothicaire.

— Voire, riposta Nest vexé. En tout cas nous ne devons rien à personne, c'est positif.

LES DEUX INGÉNUS

— Pas si positif que cela.

— Dieu Seigneur, tu vas trop loin, Doudouce, protesta Bethe.

— Qu'on me montre Danco et j'irai plus loin encore. Je partirai pour ne plus jamais revenir.

— Ne plus revenir? Que signifie? demanda Nest d'un air faussement stupéfait. Mais alors qui réglera nos affaires.

— Nous n'avons pas d'affaires ensemble, que je sache?

Regardant Nest à la dérobée, je m'étonnai de l'expression sinistre que prit son visage. Son teint se fonçait, comme si un masque ténébreux voilait lentement sa figure, d'ordinaire livide; et, sous ses gros sourcils, ses yeux jaunes se troublaient : c'était l'expression parfaite de la plus ignoble et la plus scélérate hypocrisie. J'eus peur pour Doudouce.

— Pas d'affaires..., et l'argent que j'ai avancé à Henri?

• LES DEUX INGÉNUS

— Quel argent?

— Mais pour l'achat de sa maison.

— Cela est remboursé depuis des années.

— Vraiment, alors tu as les reçus?

— Nest! et Doudouce devint si pâle que je crus qu'elle allait s'évanouir, Nest, tu es une épouvantable ca...

Mais elle se maîtrisa et, cédant à sa nature craintive, elle implora :

— Nest, Nest, tu as réglé cela avec Henri. Il te confiait tout, il t'aimait. Il comptait sur toi pour me protéger, en cas de malheur. Et le malheur est venu. Je ne suis qu'une vieille femme. Que veux-tu attendre d'une vieille femme? Tu ne vas pas me mettre sur la paille? Nest, aie pitié de ton âme.

— Tu as le délire, c'est positif, grogna Nest. Qui parle de te mettre sur la paille? Reste chez toi, ne te mêle pas de ma cuisine, c'est tout ce que je te demande.

LES DEUX INGÉNU

Tu n'as pas d'enfants, la maison nous reviendra, voilà tout.

— Oui, oui, murmura Doudouce matée.

— Va voir Danco, puisque tu es venue pour cela. Ecoute ses folies; tu raconteras à la famille ce qui en est. Je te laisse aller, Doudouce; c'est au premier.

Sur l'escalier Doudouce toute tremblante me dit à l'oreille :

— C'est un affreux bandit, Dieu le frappera de sa main.

Yella était assise au chevet de son père. A notre apparition elle jeta un cri. Le capitaine ouvrit les yeux. Il avait maintenant un aspect tout à fait étrange avec sa barbe et ses grands cheveux blancs. Il se mit à parler :

— Ah, c'est vous, mes enfants. Je feignais de dormir. Je pensais que c'était Pizarre. Nest Pizarre. Cet animal est plus vorace qu'un troupeau de requins.

LES DEUX INGÉNUS

Sept fois déjà je lui ai payé notre rançon, en or. Pizarre en veut encore et toujours. De l'or, de l'or, je crois qu'il le mange, l'avale, le boit, l'engloutit, le digère. Il en crèvera. Plus je lui en donnerai, plus vite ce sera fini. Comprenez-vous? Pourquoi pleures-tu, Yella, ma beauté, ma très jolie Yella!

Yella, le pauvre capitaine prononçait le nom de sa fille avec une déchirante douceur, et son visage s'éclairait d'une bonté surhumaine : Yella, Yella, mon amour...

— Repose-toi, papa.

Mais le malade continuait :

— Te voilà captif, mon oiseau des bois. Que sommes-nous venus chercher dans ce pays sans pitié? Bah! nous fuirons. Nous irons vivre loin des hommes, sous les arbres, aux bords d'une source. Tu danseras sur l'herbe. Tu as été l'unique sourire de ma vie, tout le reste,

LES DEUX INGÉNUS

fiel et poison. Tu n'existais pas encore de huit jours que déjà tu t'accrochais à mes épaules. Comment aurais-je pu t'abandonner. Tu n'étais pas plus grande qu'un écureuil. Va, chante, nous serons délivrés. Doudouce, dis à Henri qu'il se hâte de nous secourir. Pizarre a construit une machine pour me scier les os du crâne. Où est Henri, Doudouce? Nous étions deux joyeux matelots.

— Je l'attends, Danco, d'un moment à l'autre.

— Nous retournerons au Pérou, ma Yella, dans les vallées bleues au pied des Andes. Nous reverrons les champs de maïs et les sentiers le long des ravins. Si c'est fête au village, nous verrons les belles aller à la corrida drapées dans leur poncho, à la mode andalouse. Tu offriras au vainqueur de la course une orange ou une fleur rouge piquée dans un cédrat. Ta mère était Indienne et de sang royal.

LES DEUX INGÉNUUS

J'ai creusé sa tombe près du plateau de Cajamarca. Sans toi, je ne serais pas allé plus loin. Mais tu n'avais plus que moi. Alors je t'ai attachée avec mon lasso autour de ma taille et nous sommes partis. Pauvre innocente, tu riais quand notre cheval butait contre les cailloux de la route. Et tu demandais : « Pourquoi maman joue-t-elle à cache-cache dans la terre? » Le soir nous sommes arrivés dans un *tambo*, où quelques vagabonds se chauffaient à un feu de branches et d'herbes sèches. Ils ont eu pitié de toi et t'ont donné, pour dormir, un sac en peau de mouton. Ils avaient avec eux des mules et des chiens. Ils jouaient de la *quena*, flûte de roseau, et chantaient. C'est d'eux que j'ai appris les paroles :

Chamui, urpi maillua
Chaillua chucaraiqui...

« Viens, ma petite colombe... » Je

LES DEUX INGÉNUUS

me souviendrai toujours de cette nuit. Lorsque tu eus fermé les paupières, j'allai m'asseoir au dehors, tout seul sous les étoiles. Elles tombaient, comme des larmes sans nombre, dans l'immensité du ciel. La lune argentait le sommet glacé des montagnes. Je ne sais plus ce qui m'est arrivé durant cette veillée. J'ai peut-être senti que nous étions abandonnés? J'ai peut-être pensé que, moi aussi, je resterais un jour en arrière et que tu continuerais seule ton chemin. Et que tu interrogerais le ciel et ses lumières, et que le ciel ne te répondrait pas. Quelle cruauté. Heureux ceux qui sommeillent dans la douleur et qui font d'heureux songes. Moi, je me suis réveillé dans la vie, sans mourir. Oui, voilà mon mal. Et ce mal m'est venu pendant que tu dormais et que je contemplais l'infini sans espoir. « Viens, ma petite colombe... » C'est mon esprit qui a quitté

LES DEUX INGÉNU

son nid, pour n'y plus jamais revenir.

Danco laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Il ferma les yeux.

— Ma chère Yella, espère, dit Doudouce. Nous t'aimons et nous te soutiendrons toujours. Embrasse Raphaël.

Il n'y avait rien à ajouter aux paroles de Doudouce.

XI

Les jours, les semaines, les mois qui suivirent furent pénibles. Tout ce que j'avais vu, entendu, appris en si peu de temps, augmentait mon éloignement pour une société où l'existence était à la fois si médiocre et si cruelle. Mais quelle existence était meilleure? Comme je persistais à vouloir m'embarquer, mon père, de guerre lasse, m'autorisa à suivre les cours de l'Ecole de Navigation d'Anvers. Au bout de trois ans d'études je pouvais obtenir mon brevet d'officier de marine. Le capitaine Danco mourut au printemps qui suivit son

LES DEUX INGÉNUÏ

retour. On l'enterra en grande pompe, à la manière anversoise, dans un corbillard doré, surmonté de lanternes et d'une croix portée par un ange aux ailes éployées. Deux chevaux, caparaçonnés de drap noir jusqu'aux sabots, tiraient le carrosse funèbre. A l'église de Merxem il y eut un service solennel, auquel assistèrent tous nos parents et une foule de matelots et de pilotes du port. J'eus à peine l'occasion d'entrevoir Yella, perdue dans ses voiles de deuil, entraînée défaillante par les femmes. Au cimetière nous défilâmes devant la fosse, puis les témoins se dispersèrent par groupes. Au moment où j'allais m'éloigner, quelqu'un m'arrêta par l'épaule. C'était M. De Man Pacha, vice-consul d'Abysinie, et sa femme, la Fraülein. Il y avait longtemps que la Fraülein ne se souvenait plus de nos méchantes espiègeries.

LES DEUX INGÉNUS

— Quelle est cette histoire? me demanda De Man Pacha. Il paraît que l'oncle Nest veut déshériter Yella, en savez-vous quelque chose?

— L'oncle Nest affirme que le capitaine Danco était pauvre. Seulement...

Et je contai au consul ce que j'avais surpris, la scène devant la scie mécanique, l'entretien avec tante Doudouce.

— Nest, dit la Fraülein, veut *chusser* avec la justice, il sera *pini*.

— A condition qu'on l'aide un peu, la justice, ajouta De Man. Voyons, il faudrait des noms, des adresses. N'avez-vous jamais entendu parler de banquiers?

— Si fait, Gonzalès et Touchant, de Gallao.

— Ils ont aussi des parents. Attendez donc, je connais le consul à Gallao. Nous avons été ensemble en Egypte. Je ferai rendre gorge à maître Nest. Il a bien

LES DEUX INGÉNUS

joué, mais on ne peut penser à tout.

— Il ne craignait que l'oncle Henri.

— Aussi s'est-il arrangé pour qu'il ne revienne plus. Mais je suis là, moi, le vieux mamamouchi, juste et sévère comme Haroun-Al-Raschid. Nous allons rire.

— *Chuera* bien qui *chuera* le dernier, conclut la Fraülein.

Vaillante Fraülein, je ne lui en voulais plus du tout de ressembler à la Justice poursuivant le crime, et je quittai ces bonnes gens un peu moins affligé que je l'étais depuis longtemps, presque rassuré sur le sort de Yella. Cependant l'intervention de De Man Pacha ne parut guère effrayer l'oncle Nest, ni modifier sa conduite. Des mois passèrent encore. Yella était séquestrée. J'entendais dire chez nous, par ma mère, qu'on lui avait coupé les cheveux et qu'elle servait de domestique

LES DEUX INGÉNUS

aux fils Grafft. Ils la maltraitaient. Tante Dou douce consultée n'osait intervenir.

— Comprends-moi bien, mon pauvre petit, Nest me tient. Il me briserait. Il m'enverrait mendier. Et Henri qui ne revient toujours pas. Oh! il reviendra, il n'en faut pas douter. Il vit. Je l'ai encore vu cette nuit, en rêve. Il était tout mouillé et je ne pouvais pas le rejoindre. Mais il n'avait pas l'air d'un mort...

Je n'osais pas demander à mon père de faire quelque démarche en faveur de Yella. Au moindre mot, touchant l'oncle Nest, mon père s'irritait et m'ordonnait de me taire. De plus en plus je me rendais compte qu'il n'y a pas de charité ni secours et que chacun est seul au monde pour aimer, pour souffrir et pour mourir.

Un soir, au moment où je sortais

LES DEUX INGÉNUS

de l'Ecole de Navigation, je fus abordé par un jeune homme qui me saisit par le bras. Il était enveloppé d'un caban et portait sa casquette fort enfoncée sur les yeux. Mais il n'eut qu'à dire mon nom, pour se faire connaître aussitôt. C'était Yella, Yella déguisée en garçon ! Elle m'expliqua vite, d'une voix haletante, qu'elle venait de s'enfuir, en emportant une partie de la garde-robe de Marcel. Je devais la suivre. Sa position chez Nest n'était plus tolérable. Il parlait maintenant de la mettre dans une maison de correction et l'accusait d'inconduite et de vol domestique.

— Ecoute, je ne suis pas partie comme une folle, dit Yella. La *Stella Maria* est à l'entrée des docks. C'est toujours Valkers, le second, qui la commande. Valkers est venu prendre des nouvelles de mon père. Quand il a appris sa mort

LES DEUX INGÉNUS

il a eu beaucoup de peine. Il répétait :
« J'ai bien senti qu'il y avait quelque chose. Le 22 avril, à hauteur des petites Antilles, le vent est tombé et la *Stella Maria* a donné de la bande sans raison. Les matelots avaient peur. Cela s'est passé à dix heures du matin... »

En entendant cela, Nest a pâli. Je n'ai rien pu dire à Valkers. Ils ont parlé à l'écart, doucement. Mais j'ai bien compris que la *Stella Maria* serait prête le 30 de ce mois.

— Le 30. Quand Valkers est-il venu ?

— Il y a trois semaines. Nous sommes aujourd'hui le 27.

— D'ordinaire le navire ne repart pas si vite.

— Non, mais qu'importe ? Si tu m'aimes, Raphaël, tu ne m'abandonneras pas. Tu te cacheras avec moi dans le bateau. Nous ne nous montrerons qu'en pleine mer. Veux-tu ?

LES DEUX INGÉNUS

— Cela est-il possible?

— Rien n'est plus facile. Un de nos mousses ne s'y était pas pris autrement pour faire son premier voyage. Par exemple il a été battu. Mais Valkers sera le premier à rire du tour.

— Oui, mais ma mère et mon père ne riront pas.

— Ils te verront partir un jour; un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce? Voudrais-tu m'abandonner ici...?

J'allais entrer dans ma dix-septième année, l'âge où le désir de s'évader du nid familial tourmente les caractères les plus dociles. Et j'étais aventureux, habitué à voir revenir les navires du bout du monde, sans dommage, comme d'une simple partie de plaisir. D'ailleurs, comment aurais-je pu résister au visage souffreteux, aux yeux implorants de Yella, si jolie et si drôle dans son costume de garçon.

LES DEUX INGÉNUS

— Mais, Yella, es-tu certaine, au moins, que nous ne serons pas découverts?

— Je connais la *Stella Maria* dans tous ses recoins. Il y a une cachette sous ma cabine où l'on ne viendra pas nous chercher. As-tu de l'argent?

— Un peu.

— Alors, allons acheter des oranges, des biscuits, du chocolat et un bidon de fer-blanc. Il nous faut une petite provision d'eau douce, sinon nous ne pourrions pas tenir.

La nuit tombait. Nous évitâmes les endroits où brillaient trop de lumières, de crainte d'être dénoncés. Cependant, dès que nous fûmes au cœur des quartiers suspects du port, nous avançâmes hardiment. Il circulait, dans ces parages, une foule si dense et si équivoque que c'eût été une merveille de s'y faire remarquer. Déjà nous avons parcouru

LES DEUX INGÉNUUS

ces ruelles sinistres une fois, en ce jour où Yella distribua ses bijoux aux pauvres; mais jamais nous n'y étions venus à une heure aussi tardive. Le quartier était en fête, puant le poisson, les pommes frites, bizarrement éclairé par les vitrines des bouges et des salles de danse. Nous fîmes nos emplettes. Partout on nous servit sans hésiter, sans montrer aucune défiance. Cela nous rassura, au point que nous osâmes entrer dans un cabaret pour nous reposer et nous rafraîchir. L'endroit était de fâcheuse apparence, mal éclairé par une lampe à pétrole. Du haut de son comptoir la patronne ne perdait pas sa clientèle de vue. Singulière clientèle, des filles en cheveux, trop blondes, trop blanches, trop frisées et des voyous terribles à têtes de naufrageurs. A d'autres tables, un joueur d'accordéon, un émigrant russe, un nègre, des matelots et

LES DEUX INGÉNUS

des soldats. Dans le fond, près du poêle de Louvain, astiqué et étincelant de tous ses cuivres, des chauffeurs et des soutiers buvaient, criaient et faisaient grande dépense. Sans compter ils jetaient l'argent, durement gagné dans l'enfer des chambres de chauffe. Pourquoi avaient-ils peiné et sué durant l'ardente traversée ? Pour gagner de quoi s'acheter du bonheur. Et ils en achetaient à pleines mains, des cartes postales, du whisky et des femmes. Des femmes brutalement belles qui osaient et savaient dire : « Paie-moi et je t'aime » dans toutes les langues du monde. A chaque instant un couple disparaissait, par une petite porte communiquant avec les chambres secrètes du bouge, ou bien une fille rentrait seule, encore chaude de l'étreinte et mordant sur ses épingles à cheveux. Pris de peur nous sortîmes vite de ce lieu infâme, où notre

LES DEUX INGÉNUS

pur amour, nous le devinions obscurément, risquait de se flétrir.

L'heure étant venue nous nous dirigeâmes vers les docks pour joindre la *Stella Maria*. Aux docks nous eûmes une désagréable surprise. Devant nous se dressait un obstacle auquel nous n'avions pas pensé. La nuit les grilles du port sont fermées et on ne peut approcher des quais qu'en passant par les guichets où veillent les postes de la douane. Pour ceux qui peuvent justifier leur présence sous les hangars rien n'est plus aisé que de franchir ces postes, mais nous, quel prétexte aurions-nous pu donner? Nous eussions certainement éveillé des soupçons, et le moindre soupçon, un examen un peu attentif nous perdaient sans remède. Ce contretemps jeta Yella dans une telle anxiété que j'eus de la peine à la rassurer. Nous montâmes sur le promenoir qui domine le fleuve. De là

LES DEUX INGÉNUS

haut nous pouvions repérer la position exacte de la *Stella Maria*. Elle était bien à la place désignée par Yella; comment y parvenir?

Yella me proposa de sauter sur le toit des hangars et de gagner le sol ensuite. Cela était praticable, mais non sans danger. Nous risquions de nous rompre le cou et d'être pris par surcroît.

— Non, il y a mieux, dis-je. Allons au ponton du Steen et détachons un canot, nous arriverons au navire par le fleuve, c'est plus simple.

Le commencement de ce projet s'exécuta facilement. Le trajet était long. Mais, obéissant à leur cours naturel, les eaux nous entraînaient vers notre but. Si la marée avait été montante, étale même, je ne pense pas que nous eussions pu atteindre la *Stella Maria*. Nous glissions le long des steamers endormis. Je me contentais de diriger notre

LES DEUX INGÉNUS

esquif à l'aide d'un seul aviron, manœuvre avec laquelle je m'étais familiarisé à l'école de marine. Un brouillard si dense nous enveloppait que je me demandais si nous allions reconnaître la *Stella Maria* entre tous les voiliers amarés à l'entrée des bassins. Heureusement que je connaissais bien la rade, depuis mon enfance, et que mes récentes études de cadet m'en avaient appris toutes les particularités et les issues. Pour me guider je me servais, non seulement, des lumières du pilotage, mais aussi des rumeurs de la ville. Dès que le tintamarre du carillon de Notre-Dame résonna derrière nous, je calculai que nous n'étions plus qu'à quelques brasses du navire. En effet, la *Stella Maria* sembla sortir tout à coup et tout entière de son linceul d'ombres et de brumes. Elle parut gigantesque avec sa vertigineuse carène et ses mâts tendus en arrière par

LES DEUX INGÉNUS

les amures et les câbles. Sous le beaupré, la Madone veillait éclairée par un fanal. Je manœuvrai de manière à toucher l'étrave. Nous étions juste sous la statue qui, vue ainsi, de près, semblait colossale et effrayante. Nous eûmes une nouvelle déception. La houle était si forte que nous avions de la peine à nous maintenir en place et le voilier s'élevait extraordinairement au-dessus des eaux. Nous ne pouvions penser à l'escalade, même du côté de la pointe. Yella me jeta un regard désespéré.

— Comment est-ce possible, échouer maintenant. C'est à n'y rien comprendre. Il faut que la *Stella Maria* soit complètement vide, sans cargaison et sans lest. Je ne veux pas retourner là-bas, je préfère mourir...

Et Yella se pencha toute pâle sur les vagues, les gouffres ténébreux du fleuve.

— Yella, Yella, arrête! Ecoute-moi.

LES DEUX INGÉNUS

Nous allons grimper sur une des échelles du quai. Tout n'est pas perdu.

Je ramai vivement vers les pilotis. Yella monta la première. Je la suivis en laissant le canot aller à la dérive, car sa présence pouvait nous dénoncer. Dès que nous fûmes à terre nous nous cachâmes derrière une pyramide de ballots pour reprendre haleine et pour voir si personne ne veillait dans les parages. Précaution utile, un douanier était en sentinelle à vingt pas de là, près d'un brasero. Il fallait qu'il fût à moitié endormi, sinon il nous aurait entendus venir. Mais il ne bougeait pas et la passerelle de la *Stella Maria*, éclairée par une lanterne, tombait juste dans le rayon de son regard. Nous étions perplexes. Avec cela le froid devenait vif. Yella grelottait contre moi. Je voyais sa petite figure blêmir, et des larmes tombaient de ses yeux pleins de

LES DEUX INGÉNUUS

fièvre. Nous n'osions pas bouger, parler, de peur de mettre le douanier en éveil.

Onze heures sonnèrent à une église voisine, puis onze heures et demie, minuit. Qu'allions-nous devenir? Soudain le douanier toussa, battit de la semelle et se dirigea vers une cabine de bois dont l'unique fenêtre perçait d'un pâle reflet les ténèbres embrumées. Il allait chercher, sans doute, son remplaçant de faction. A peine eut-il le dos tourné que nous prîmes notre élan.

Sur le navire tout se passa sans mésaventure. Je me laissai guider par Yella qui avait retrouvé toute son énergie. Elle me conduisit du côté de l'arrière, me fit descendre par une échelle, assez profondément. Puis nouvelle marche horizontale et nouvelle descente. A la fin nous étions dans un réduit étroit et complètement obscur. Un silence si absolu pesait sur nous que j'eus de la

LES DEUX INGÉNUUS

peine à m'imaginer que le bateau était habité.

— Demain, nous nous installerons mieux, dit Yella. Pour l'instant ménageons nos vivres et notre lumière. Je suis brisée de fatigue et j'ai froid. Réchauffe-moi, Raphaël.

Nous nous couchâmes sur les planches. C'était un peu dur, mais nous étions ensemble.

XII

Nous ne sûmes jamais combien de temps dura notre sommeil. Je me réveillai le premier. J'eus de la peine à rassembler mes idées. Les ténèbres étaient totales. Pas un bruit. Etions-nous cachés si profondément dans la *Stella Maria* qu'aucun son du dehors ne pouvait venir jusqu'à nous? En tâtant de la main je sentis, sous mes doigts, le visage de Yella. Ce contact la réveilla à son tour et, comme moi, elle parut chercher à se rappeler où elle était. Cette hésitation ne dura qu'un instant.

— Est-ce que nous sommes partis?

LES DEUX INGÉNU

demanda-t-elle. Non, la *Stella Maria* est toujours à l'ancre, cela va être difficile de compter les heures. Allumons une bougie.

— Où sommes-nous, Yella?

— Sous ma cabine. C'est ici que nous mettions nos provisions et nos bagages. J'appelais ça ma cave. Tout à l'heure, je pourrai peut-être donner de l'air, par une écoutille que je connais.

— Mais si l'on vient?

Yella ouvrit notre paquet de provisions. Elle prit une orange qu'elle divisa par quartiers, travaillant adroitement de ses doigts souples. Le fruit juteux nous rafraîchit agréablement. Après nous grignotâmes un bâton de chocolat. Je ne pouvais m'empêcher de penser, avec un peu d'amertume, aux déjeuners en famille avec le parfum du café frais embaumant toute la maison. Yella expliquait :

— On ne viendra pas. Valkers le nou-

LES DEUX INGÉNUS

veau capitaine a tout laissé en place dans ma cabine, comptant que je l'habiterais de nouveau un jour. Sais-tu que j'étais le fétiche de l'équipage, autant que la sainte Vierge de la proue. C'est même à cause de cela que j'ai osé m'enfuir. Prends patience, Raphaël. Dès que nous serons en mer il ne nous manquera plus rien. N'es-tu pas content d'être avec moi ?

— Oh ! si, Yella.

— Il faut compter quarante-huit heures. Le temps de sortir de l'Escaut et de s'éloigner de la côte. Voyons s'il n'y a pas moyen de nous installer mieux.

Et, me faisant signe de demeurer tranquille, Yella s'éloigna en emportant la bougie. Elle revint en traînant un paquet de sacs vides et une peau de mouton.

— C'est tout ce que j'ai découvert, dit-elle. C'est curieux. Il n'y a rien dans

LES DEUX INGÉNUS

les cales. Pourvu qu'on n'aille pas s'attarder à Ostende, à Dunkerque ou dans quelque port anglais...

Mais après réflexion, elle ajouta :

— Bah! Valkers ne nous livrera pas. Il aimait trop mon père. Je lui expliquerai tout. Il ne peut pas nous livrer...

— A quoi nous serviront les sacs?

— Pour dormir, que pouvons-nous faire de mieux que dormir? Quand on dort le temps passe et nous épargnons nos vivres.

Ayant des feuilles et du tabac, je roulai une cigarette.

— Je veux fumer aussi, dit Yella. Nous serons heureux. D'abord tu verras le Grand Océan. Tu n'as pas idée comme c'est merveilleux lorsque le ciel est transparent et que la mer reflète toutes les couleurs du soleil. A l'Equateur on passe la ligne. Tu seras baptisé. Nul ne passe la ligne sans être baptisé. Sur la

LES DEUX INGÉNUS

Stella Maria je connais de bons endroits. Près du beaupré on peut se coucher à plat ventre et regarder l'étrave labourant les eaux et les écumes. Les embruns vous fouettent le visage. En haut la brise chante dans les focs, les clinfocs, les hunes et les perroquets. Parfois on est suivis par une troupe d'albatros, des dauphins, ou bien ce sont des poissons volants, portés par leurs nageoires d'or, qui viennent retomber et palpiter sur le pont du navire. On ne s'ennuie jamais.

— Mais que ferons-nous à terre? Est-il certain que nous allons au Pérou?

— Oui, à Gallao, pour commencer. Là c'est une autre vie. Le Pérou c'est le plus beau pays du monde. Les Espagnols croyaient qu'il était tout en or. Il y a des forêts, d'immenses sierras et des contrées rocheuses. Les villages sont loin les uns des autres. Il y a des fêtes, des processions et des courses de tau-

LES DEUX INGÉNUUS

reaux. Les Indiens portent des costumes de cérémonie, tout brodés de perles. On voyage sur des mules; elles connaissent le chemin le long des précipices. Autrefois des rois magnifiques régnaient là, sur des peuples innocents. Ils étaient fils du soleil. Moi aussi je suis fille du soleil, je porte sur l'épaule une petite tache bleue qui est un tatouage effacé. Veux-tu que je te raconte l'histoire de ma race? Un de ces rois construisit un temple couvert de lamelles d'or. Puis il transmit à son fils Sinohi Roka la loi d'amour et de justice. Les Incas ne faisaient pas la guerre, défendaient les violences, les procès et les spoliations. Ils construisaient des routes, des ponts, des aqueducs, encourageaient l'agriculture. Leurs sujets étaient heureux et comme l'or était vulgaire chez eux il ne pouvait les corrompre. Mais Atahualpa, le dernier des Incas, oublia les

LES DEUX INGÉNUS

préceptes de ses pères. Il combattit Hulesca, son frère. Alors le fléau vint. Des hommes inconnus, vêtus de fer et assis sur des chevaux, descendirent des rochers des Andes. Ils portaient l'étendard de Castille et François Pizarre chevauchait à leur tête. L'Inca Atahualpa, vainqueur d'Hulesca, les attendait avec vingt mille guerriers. Les compagnons de Pizarre n'étaient que trois cents. Les Indiens n'avaient jamais vu de chevaux. Ils croyaient que les cavaliers étaient des bêtes à figure humaine. Les Espagnols ne pouvaient reculer, car leur retraite était coupée de chemins infranchissables. Ils disaient leurs prières et les padres chantaient : *Exurge, Domine.*

Mais Atahualpa qui est dieu s'avance dans sa litière avec ses prêtres, les vierges de son temple, ses soldats. Il pense qu'à sa vue, les étrangers saisis

LES DEUX INGÉNUS

de respect vont se jeter à ses genoux. Pizarre lève son épée et crie : « Saint Jacques ! » Tout est culbuté, la litière renversée, l'Inca prisonnier, son armée en fuite.

Atahualpa traîna de longs jours en prison. Il voulait se racheter, et, ayant compris que les Espagnols étaient avides d'or, il leur en offrit des montagnes, tout son temple plein jusqu'aux voûtes. Quand il n'eut plus rien, Pizarre le fit supplicier. Il y a bien d'autres histoires encore, que tu ne connais pas. Des fables de bêtes énormes cachées dans les lacs. Nous irons à la campagne, dans les haciendas. Chaque hacienda a son saint. Tous les dimanches on fait la procession. Après on s'amuse, on met des masques d'écorce et les musiciens jouent de la *marimba*, qui est une harpe, et de la *capa*, qui est un tambour. Les péones viennent saluer l'hacendado.

LES DEUX INGÉNUUS

Il donne à boire. Dans une chacra d'Indiens j'ai entendu une petite Indienne chanter notre chanson : Viens, ma petite colombe; quitte ton nid, quitte ta mère. Je t'attends près du ruisseau... » Répète avec moi.

Chamui, urpi maillua;
Caï vagnos yaccupi
Mamaï...

— Tais-toi, Yella, il se passe quelque chose.

Au-dessus de nous on marchait, on criait, on remuait des chaînes, les cabestans grinçaient. Yella se leva d'un bond.

— Tu vois, on va partir, j'avais deviné juste.

Nous sentions que le bâtiment oscillait. Il y eut un choc qui fit craquer toutes ses membrures. Un remorqueur sifflait.

LES DEUX INGÉNUS

— Dans quelques heures nous aurons dépassé Flessingue, dit Yella. Dormons, cela passera plus vite.

Elle arrangea notre lit de sacs vides qui sentaient le moisi et le goudron.

— J'ai eu froid cette nuit, reprit-elle. Déshabillons-nous, nos vêtements nous serviront de couvertures et la peau de mouton d'oreiller. Eteignons la bougie.

Il y avait entre Yella et moi un amour absolu. Un amour qui nous unissait à notre insu depuis que nous étions au monde. Nous nous aimions non seulement avec notre cœur, notre esprit, par habitude, mais avec toutes les fibres de notre chair. Nos membres semblaient se connaître, se chercher dans la nuit, comme des bêtes aveugles et passionnées. Une sympathie si ardente, si irrésistible circulait dans nos veines que nous ne pouvions même nous éloigner l'un de

LES DEUX INGÉNU

l'autre sans ressentir une douleur physique, aiguë comme une blessure, un déchirement, un arrachement des nerfs et des muscles. Et jusque-là rien n'avait été plus chaste, plus candide que cette ardeur, aussi naturelle, aussi fatale que le baiser de deux fleurs amoureuses nées sur la même tige. Mais, en ce moment, bercé par le roulis du navire, et tenant Yella nue dans mes bras, il me venait d'étranges désirs et d'étranges pensées. Me souvenais-je des scènes précises entrevues dans le bouge du port, avant notre embarquement, de quelques mots surpris dans les conversations ou les livres? La vertu de ma race, mon instinct m'ouvrirent-ils un chemin que ma raison ne savait découvrir? J'ignore. Ce qui arriva, ce fut une volupté délicieuse, un grand frisson, qui, brusquement, tendirent tout mon être, pendant que Yella m'offrait sa chair palpitante

LES DEUX INGÉNU

et écartelée. Elle gémissait doucement
en me rendant mes baisers. C'est un
fruit divin et mortel qu'on ne cueille
qu'une fois au jardin de la vie.

XIII

Je sommeillais lorsqu'une brûlure au bras me fit ouvrir les yeux. Yella était penchée sur moi tenant une bougie allumée. Une goutte de cire séchait à hauteur de mon coude.

— Laisse-moi te regarder, Yella.

Elle était à genoux une main posée sur sa hanche. Avec sa peau d'ambre elle ressemblait à une statuette frêle et dorée, un peu troublante à cause de ses cheveux courts et de ses yeux sauvages. Je la touchais ravi, étonné par le mystère révélé de la femme. Nous n'avions ni chagrin ni honte. Elle se

LES DEUX INGÉNUS

leva toute droite, dévoilant sans crainte les grâces et les secrets de son corps.

— On croirait, dit-elle, que la *Stella Maria* est immobile. Est-ce le jour, est-ce la nuit?

Je posai une orange sur le plancher.

— Vois, l'orange bouge un peu, il y a du roulis.

— A peine un léger balancement... Pourtant nous devons déjà être en mer.

— Alors mangeons, fumons, buvons et recommençons à dormir.

Ces longues heures d'immobilité n'étaient pas pénibles. Une torpeur toujours croissante les rendait presque délicieuses, comme le perfide sommeil des fumeurs d'opium. Du reste jamais nous ne nous étions aimés si parfaitement, si totalement. Rien ne nous séparait et tout dans nos sensations était volupté et divin vertige. Le parfum de Yella me pénétrait et me grisait, son

LES DEUX INGÉNUS

haleine brûlait et rafraîchissait mes lèvres; je respirais avec elle; mon cœur battait contre le sien; parfois nous étions si étroitement liés par la chair que je ne savais plus où mon sang s'arrêtait de couler, mes nerfs de sentir. Quand, dans le demi-sommeil, un faux mouvement nous séparait, nous reprenions instinctivement la pose abandonnée, avec un gémissement d'effroi et de douleur. Nos jeux d'amants restaient puérils, pleins de candeur animale. Tout ce que j'ai connu depuis n'a été que misère et simulacres. Parfois je tenais Yella terrassée, avec mes mains sur ses épaules, mes genoux entre ses genoux, ou bien elle m'offrait sa nuque et je m'allongeais sur elle pour la posséder tout entière, depuis les talons, le pli des jarrets jusqu'à la pointe des cheveux. Rien n'était plus naturel, plus vrai, plus pur que ces caresses, ce tendre et continuel

LES DEUX INGÉNUS

échange de vie et de sèves. Nous n'avions qu'une crainte, inavouée, de voir la fin de notre félicité. Car nous pressentions bien que ces heures étaient uniques, contraires à la règle établie par la barbarie et la démence des sociétés, et qu'elles ne reviendraient plus une fois qu'elles seraient perdues.

Quand le désir et les doux tourments de la possession nous laissaient en repos, nous bavardions à voix basse. Nous nous rappelions des souvenirs communs, des souvenirs d'enfance, comme pour augmenter tout le bonheur présent de toutes les joies du passé. Ou bien Yella parlait de la mer. Elle en parlait bien, avec une telle affection que, chose plaisante et bizarre, la mer finit par me donner de la jalousie.

— Sur notre globe, contait Yella, la terre n'est qu'un peu de boue, c'est la mer qui possède les plus grands espaces

LES DEUX INGÉNUS

et les plus riches trésors. Je comparais souvent la mer, quand j'étais petite, à une princesse qu'une fée habillait tous les jours de mille robes différentes. Elle a des manteaux gris perle lamés d'argent, vert et bronze, gorge de pigeon, intérieur de coquillages roses. Parfois il y flotte des bancs de pierres précieuses, îlots d'opales, de rubis, d'émeraudes, récifs de diamant, falaises de saphirs et de topazes. Une fois, mais une fois seulement, j'ai vu une mer toute en or. C'était à l'embouchure de l'Escaut. On apercevait encore la côte et le phare de Flessingue. Tout était lumière, jaune étincelant, le ciel, les nuages, les dunes, les vagues, le soleil couchant, les voiles des barques dispersées à l'horizon. Il y a, dans les profondeurs de l'océan, des plantes et des bêtes dont on n'a pas idée sur terre. Dans la mer de Chine il y a des poissons de porcelaine. On ne

LES DEUX INGÉNU

trouve presque plus la grande salamandre du Japon. L'ange de mer est un poisson singulier dont les nageoires se déploient, comme des ailes, dans l'eau. Les petits hippocampes se tiennent verticalement, sur leur queue recourbée, comme des points d'interrogation. Au Groënland mon père a entendu parler d'une baleine blanche aux yeux rouges. Les matelots connaissent des histoires qui ne sont dans aucun livre. Les habitants des fiords de Norvège croient que sous les eaux du Pôle habitent un géant et une géante. Quand les géants respirent la mer monte et descend. Le ménage s'abrite dans un palais de glace où brûlent des lampes à huile de phoque. Il existe des cathédrales qui, en temps de brume, apparaissent brusquement au-dessus des flots. C'est d'ordinaire en hiver, vers minuit. Une fois un pêcheur égaré a attaché sa barque au pilier d'une

LES DEUX INGÉNUS

de ces églises, et il y est entré. Alors il a vu un autel éclairé de mille cierges et devant cet autel tous les matelots morts pendant l'année. Il y a des navires qui sont partis et dont on n'a plus jamais eu des nouvelles. D'autres qui errent sur la mer toutes voiles dehors et sans équipage. Un de ces vaisseaux fantômes a été rencontré par la *Stella Maria*. Tout y était en place, les bouées, les canots de sauvetage, le livre de bord du capitaine entr'ouvert, avec une phrase commencée au milieu de la page et soudainement interrompue : « Aujourd'hui, 21 septembre... », les hamacs, la cargaison, les rations à peine entamées dans les gamelles, mais pas un être vivant. Jamais on n'a su ce qu'étaient devenus les matelots et les passagers de ce bateau, ni pourquoi ni comment ils l'avaient quitté. Les marins parlent d'un navire mystérieux gréé de voiles

LES DEUX INGÉNUS

et de cordages de soie. Le capitaine est une femme aux longs cheveux blonds, ainsi que le second, les officiers et les matelots. Quand un homme embarque dans ce vaisseau, il ne revoit plus jamais son pays ni les siens. Au temps où la mer venait jusqu'à Bruges, il y avait une pauvre femme dont le mari s'était noyé à hauteur du Cadzand. Elle allait pleurer et prier tous les jours sur la grève. Elle regardait les mouettes, les vagues et les chiens de mer qui dorment sur les bancs de sable. Tous les jours, en se retirant, la mer laissait sur le rivage des festons d'écume blanche, des coquillages, des étoiles de mer, des bouquets d'algues et de varechs. Alors, avec du fil et des épingles, la femme imita les dessins que l'écume blanche traçait sur le sable; et c'est ainsi qu'elle inventa la dentelle de Bruges, imitée depuis à Venise et à Gênes...

LES DEUX INGÉNUS

Parfois le sommeil nous surprenait brusquement au milieu de ces récits. Au bout d'une nuit encore, ou d'un jour, car nous ne savions plus comment nous vivions, nous nous aperçûmes que nos forces allaient défaillir. Ma tête s'emplissait de bourdonnements, des étincelles entouraient mes yeux. La faim, la soif commençaient de nous torturer. Quand j'essayai de me redresser, je dus me tenir aux parois de notre abri. Yella était dans le même état que moi. Mais elle surmonta la première sa faiblesse.

— Ecoute...

De nouveau l'embarcation était en rumeur. Cette fois elle tanguait, semblait se soulever, se coucher sur le flanc, puis toucher le fond rudement.

— Yella, Yella! il me semble que la *Stella Maria* sombre. Habillons-nous, sortons d'ici...

LES DEUX INGÉNU

— Non, non, pas encore.

Maintenant le voilier était bien immobile, ferme comme roc. Au-dessus de nous des hommes marchaient vite et criaient.

— Mais qu'y a-t-il donc ?

— Je ne sais pas, dit Yella.

Tout à coup, sans une parole, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. C'était fini. Nous allions quitter notre asile, retourner parmi les hommes. Nous n'avions pas besoin d'exprimer notre angoisse par des mots, car nous n'avions qu'une pensée comme nous n'avions qu'une seule chair ; et nos cœurs, battant dans nos poitrines jointes, se comprenaient au rythme douloureux de leurs pulsations. Encore une fois, en cette minute suprême, nous goûtâmes l'unique joie que la vie peut donner à deux êtres mortels et nus. Puis sentant de plus en plus que l'instant irrévocable

LES DEUX INGÉNUS

approchait, nous nous abandonnâmes à notre muet désespoir. Nos larmes ruisselaient sur nos joues, se mêlaient et emplissaient nos bouches d'une saveur amère. N'eût-il pas mieux valu s'endormir pour ne plus se réveiller ?

Peut-être n'aurions-nous jamais eu le courage de sortir du fond de cale, sans une nouvelle menace qui vint changer notre tristesse et nos hésitations en épouvante. Près de nous une bête invisible rongea le bois. Ce ne pouvait être qu'un rat ! Et il devait y en avoir plusieurs. Nous les entendions trotter sur les planches. Toute ma peau se hérissait de dégoût et, contre moi, je sentais Yella devenir toute froide. Si ces affreuses bêtes venaient nous mordre, nous manger ? Mon imagination surexcitée me montrait une scène horrible : les hommes de l'équipage descendant avec des lanternes et découvrant, à fond de cale, deux sque-

LES DEUX INGÉNUS

lettres d'adolescents, tendrement enlacés.

— Yella, Yella, il n'y a plus moyen d'attendre.

— Non, murmura-t-elle. Prenons nos vêtements.

Guidé par elle, à pas lents, en tâtonnant, j'arrivai sur le pont. D'abord je ne vis rien. J'étais ébloui, suffoqué par l'air du dehors. La lumière du jour m'aveuglait. J'étais si faible que je tombai à genoux. Autour de nous j'entendais des rires et des cris. Même une voix connue, une voix abhorrée, non ce n'était pas possible. Je rêvais, j'avais la fièvre. Hélas! lorsque mes yeux furent ouverts il fallut bien connaître la vérité. La *Stella Maria* n'était pas en mer. Elle n'était pas dans l'Escaut. Le voilier n'était même pas dans les docks. Il était à terre, dans la petite cale sèche de l'oncle Nest! Quel naufrage fut jamais aussi lamentable que celui-là? Au

LES DEUX INGÉNUS

lieu de cingler vers le grand océan, nous étions captifs dans un terrain de démolitions. La *Stella Maria*, notre beau navire d'aventures et d'amour, n'était plus qu'une épave. L'oncle Nest venait de l'acheter pour en faire du petit bois. C'était le dernier voilier de forme surannée, portant une Sainte Vierge à la proue, qui disparaissait du port d'Anvers, du port modernisé où il n'y avait plus place que pour les steamers et leurs lourdes fumées noires. Et l'oncle Nest était là, entouré de ses ouvriers, prisant, sentencieux, ironique.

— Vraiment, de mieux en mieux. Cela devait finir ainsi, c'est positif. Ils ont voulu s'enfuir. Voyez-vous cela? Allons, venez. Il faut laver son linge sale en famille.

Il était si triomphant qu'il citait un dicton contraire aux intérêts de la blanchisserie. A notre grand étonnement

LES DEUX INGÉNUS

il se montra assez bonhomme. Il profita seulement de l'occasion pour faire un peu de morale à Edgar et Marcel. « Voyez où mènent la désobéissance et l'inconduite. » Après il ordonna que l'on conduisît Yella dans sa chambre, qu'on eût soin d'elle. Nous n'avions plus de figure humaine.

Resté seul avec moi, il voulut connaître notre aventure en détail. Espérant attendrir ce cœur de tigre, je lui dis tout ce que je pouvais avouer.

— Je vous avais prévenu, conclut-il après mon récit. Vous vous êtes laissé entraîner par une petite malheureuse qui n'a pas plus de cervelle que n'en avait son père. C'est positif. Ah! on dira encore que j'étais trop sévère avec elle. Mais je renonce à mon rôle de tuteur, les médecins décideront des mesures à prendre. Vous, retournez vite à la maison, il y a cinq jours que votre

LES DEUX INGÉNUS

mère vous cherche et meurt de chagrin.

— Oui, mon oncle.

— Aurez-vous la force d'aller jusqu'à la ville? Oui? Adieu, alors.

Je sortis le visage brûlé par la honte sous le regard railleur des servantes et des artisans. Comment allais-je être accueilli à la maison? Bien plus que les reproches de mon père, je redoutais les railleries de mes sœurs et de Guido. Et Yella? Cette fois elle était perdue. J'avais pénétré l'attitude de l'oncle Nest : sa mansuétude n'était qu'un surcroît de noirceur. Notre escapade le servait; elle justifiait tout ce qu'il avait entrepris et méditait encore contre l'orpheline. Mais chemin faisant il me revenait un peu d'énergie, quoique je fusse à bout de fatigue. Avant de me présenter chez mes parents, je résolus d'entrer chez l'oncle Arthur, dont la bou-

LES DEUX INGÉNUS

tique se trouvait sur ma route. Tante Jeannette était à son comptoir.

— Tiens! s'écria-t-elle, voilà Jhonie qui vient chercher son bâton à l'héliotrope. Allô, Johnie, are yout her, what do you want?

Elle me prenait pour son client, le nègre des antipodes. Dès qu'elle eut reconnu son erreur, elle jeta des cris. Toute la famille accourut. Alors, devant l'oncle Arthur, mes cousins, la Fraülein, De Man Pacha, je confessai mon crime. Le dénouement de mon voyage au Pérou, loin de leur paraître tragique, les mit tous en gaîté. Pierre et Olivier ouvraient de grands yeux étonnés.

— Ah! diable, dit le vice-consul d'Abyssinie, que faut-il faire à présent? Tenons un conseil de famille.

— Je suis d'avis, proposa l'oncle Arthur, de confier notre explorateur à ses cousins. Ils lui donneront une fric-

LES DEUX INGÉNUS

tion à la violette ambrée. Après il sera présentable pour rentrer chez lui.

— Mais Yella?

— Il faudrait aussi qu'il mange un morceau, déclara tante Jeannette. J'ai encore un restant de bœuf et de choux.

— Mais Yella, vous n'allez pas abandonner Yella?

— Jeune téméraire, dit le Pacha, si vous n'aviez pas manqué de patience Yella serait déjà hors de peine. Je verrai Nest demain. J'ai des nouvelles de Lima, tranquillisez-vous.

Je fis honneur au bœuf de tante Jeannette. C'était bon quoique la cuisine de tante Jeannette eût toujours un petit goût de brillantine et de pâte hongroise. Quand j'eus terminé mon repas, De Man Pacha intervint encore.

— Si cela vous effraye de rentrer seul à la maison, on peut vous y conduire.

LES DEUX INGÉNUS

Cette proposition charitable m'agréa. Je pris le chemin du domicile paternel sous la conduite de la Fraülein.

— Gott! gémissait-elle, pourquoi êtes-vous allés *chuwer* dans ce bateau. Les garçons et les filles ne peuvent pas *chuwer* ensemble dans les bateaux. Pourvu que votre père ne vous maudisse pas.

— Ah! Madame, ayez pitié. Yella et moi, nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre.

— Ach, je sais, l'amour est une passion *afeuqule*.

Ce fut avec des arguments de cette force que la Fraülein plaida ma cause auprès de mon père et de ma mère, pendant que j'attendais, sur le palier, la permission de me montrer. Enfin on m'appela. Je voyais que tout le monde se retenait de rire, bien que mon père me reçût avec un visage irrité. Il me

LES DEUX INGÉNUUS

contempla durant une minute, puis il s'écria en haussant les épaules :

— Fourrez-le dans son lit, bassinez-le, couvrez-le, il va tomber. Qu'il ronfle tout son saoul, pendant deux jours, trois jours et que, d'ici là, je n'en entende plus parler.

Mon père voyait juste. Je n'en pouvais plus. J'étais fourbu, empoisonné de fatigue, de mauvaise nourriture, de l'odeur des cales, d'énervement... Etre dans ma chambre, m'étendre entre des draps frais, ne plus penser, ne plus craindre, ne plus rien désirer, s'enfoncer dans un néant de plume, m'emplissait de je ne sais quel soulagement, quelle douce sensation de délivrance. De temps à autre ma mère ouvrait la porte et venait me regarder dormir. Je crois que si, en ce moment, Yella s'était approchée de moi, je l'aurais repoussée.

XIV

A partir de ce jour on ne m'appela plus autrement chez nous que le capitaine La Pérouse. Yella fut délivrée, mais pas comme nous l'avions espéré.

Nest résistait âprement à M. De Man. On ne savait comment le contraindre. Cela aurait pu durer longtemps sans une suite d'événements très étranges qui bouleversèrent et ruinèrent la maison Grafft de fond en comble. D'abord il y eut l'histoire de la Madone.

Après la démolition de la *Stella Maria* on avait abandonné la statue de la proue dans un hangar contigu au poulailler

LES DEUX INGÉNUX

de tante Bethe. Bientôt toutes les poules moururent. On ne songea pas tout de suite à expliquer ce malheur par la présence de la Vierge outragée. Mais Bethe, étant allée un matin du côté du hangar, en revint toute blême et prête à s'évanouir.

— Miracle! criait-elle, miracle! La Sainte Vierge pleure. Elle pleure de vraies larmes, qu'on aille chercher les prêtres.

Nest était un caractère trop intrépide pour s'effrayer de pareilles visions. Pourtant il jugea nécessaire de se débarrasser de cette statue qui encombrait son chantier et épouvantait sa femme, ses ouvrières et ses servantes. Quand on vint pour la chercher, les chevaux, attelés au chariot, rompirent leurs traits et s'emportèrent. Ils étaient fous, hennissaient, pointaient, ruaient d'une façon extraordinaire. Un homme fut

LES DEUX INGÉNU

blessé. Nest dut payer de gros dommages. Malgré ces avertissements il restait endurci dans le mal. C'était un esprit fort. Bethe, par contre, perdait la tête. Avec sa lampe allumée en plein jour, elle circulait dans sa vaste demeure. « A la recherche de son ange gardien », disait-elle. C'est ainsi qu'elle pénétra un soir dans l'atelier de sculpture, après la sortie des ouvriers. Il y avait sur l'établi un saint Antoine et son cochon, un saint Norbert écrasant Tanchelin et un saint Michel piétinant le diable tordu. Bethe vit que le cochon, Tanchelin et le prince des enfers ressemblaient à son époux et grimâçaient comme lui lorsqu'il comptait son argent. Cette fois elle fut tellement frappée de terreur qu'elle supplia Nest de se mettre en règle avec Dieu et de renoncer à ses gains illicites. Nest la traita de folle. Il menaça de la faire enfermer. Elle vit, à

LES DEUX INGÉNUUS

la lueur de ses yeux fauves, que ce n'était pas pour rire. L'âme de Nest se troublait de plus en plus. Il était arrivé au moment suprême de sa destinée, où le méchant ne peut plus subsister qu'en mettant le comble à ses forfaits. Ayant tout anéanti, il reste encore ses familiers, ses proches, les complices et les témoins de ses crimes. C'est alors que les tyrans commencent à frapper autour d'eux.

Pendant des journées entières Nest s'isolait dans la chambre où était son coffre-fort. Un matin qu'il était là, occupé à ranger ses écus et son or par piles, il entendit marcher derrière lui. Il se retourna et aperçut l'oncle Henri.

Tante Doudouce avait raison. Henri n'avait pas péri. Il s'était sauvé en restant pendant quarante-huit heures accroché à une cage à poules. Recueilli par un voilier, il avait d'abord été ramené en Amérique avant de pouvoir

LES DEUX INGÉNUS

regagner Anvers. On ne sut jamais très bien ce qui se passa entre Nest et le capitaine. Le lendemain Yella était chez tante Doudouce. Huit jours après on trouva Nest sans connaissance sous les engrenages de sa scie mécanique. C'était une attaque d'apoplexie. On l'en tira, mais il garda tout son côté gauche paralysé et ne put plus jamais prononcer que ces mots : « C'est positif, c'est positif. »

Sa maladie l'avait totalement changé et répandu sur son visage une expression craintive, innocente. Il semblait avoir oublié ses méfaits et venait, conduit par tante Bethe, nous rendre visite. Il allait même chez Doudouce et Henri. Le jugeant assez châtié, on le recevait sans rigueur. On lui parlait comme à un petit enfant. Il hochait la tête et, à chaque question, répondait : « C'est positif, c'est positif. » Une fois je vis Yella,

LES DEUX INGÉNUS

prise de pitié, se pencher et poser ses lèvres sur le front du bandit foudroyé.

Pendant un mois nous connûmes un bonheur parfait. Sous la protection de Doudouce nous pouvions nous embrasser et nous caresser autant que nous en avions envie. Nous allions flâner au warf en compagnie de l'oncle Henri. Dans les tavernes au bord de l'eau, où venaient les mécaniciens et les officiers de navires, il nous payait un verre d'une liqueur corrosive qu'il nommait *alsembitter*, et il nous enfumait avec ses cigares noirs, forts à donner la nausée à un cachalot.

— Buvez, nous disait-il. Ce qui est amer aux lèvres fortifie le cœur. Raph, songe à travailler. Que je te voie aspirant au bout de l'année. Le métier est rude, mais la mer embellit et purifie tout.

Comme cela avait été décidé depuis longtemps, l'oncle Henri conduisit Yella dans sa famille, au Pérou. Ils embar-

LES DEUX INGÉNU

quèrent sur un transatlantique. Nos adieux furent touchants, mais non désespérés. Tout le monde était d'accord. Dès que nous aurions l'âge et que ma position serait faite, Yella deviendrait ma femme. Mon père, lui-même, en l'embrassant l'appelait « ma fille ». Au moment du départ, nous étions tous sur le pont du navire. Pour la troisième fois, la sirène jeta au vent son appel pressant et triste. C'était l'avertissement suprême annonçant l'heure de la séparation. Déjà ceux qui allaient partir s'éloignaient de nous, se groupaient entre eux avec, dans les yeux, un autre regard, d'autres inquiétudes que les nôtres.

— Au revoir, ma Yella.

— Au revoir, Raphaël.

Ce fut tout. Mais nos mains plus sensibles, et peut-être plus averties que notre raison, ne voulurent pas se quitter, se lâcher ainsi. Elles devenaient de

LES DEUX INGÉNUS

glace, semblaient mourir de chagrin l'une dans l'autre. Nos pauvres mains aveugles...

Le navire quitta le quai, dériva lentement, obscurcit le ciel de ses fumées puis disparut au tournant du fleuve.

J'étais seul. Je rentrai en ville derrière mes parents. La ville me sembla brusquement métamorphosée en un endroit inconnu, étranger, bizarrement hostile. Le départ de Yella désenchanta tous les lieux où j'avais passé et joué avec elle. Ma Yella adorée! Où était le temps de nos ajoupas, de nos plaisirs innocents et de nos escapades? Quand elle était captive, persécutée et que j'étais son unique défenseur? De tout cela il ne restait que des regrets, le souvenir affligé d'un trop beau rêve. Elle reviendrait, certes, mais il fallait attendre.

J'attendis un an, deux ans. Je fis un

LES DEUX INGÉNUS

premier voyage sur le navire-école. Puis ce fut la guerre. Pour moi, déjà détaché des agitations de la terre, elle éclata à l'improviste. Je dus servir néanmoins, comme tout le monde.

On m' enrôla dans les pontonniers du génie. Je fis le siège d'Anvers, la retraite, l'Yser. A l'Yser je travaillai aux inondations. Nous étions dans les dunes de Nieuport. Aux heures de repos je contemplais la mer. Son impassible splendeur s'étendait sans fin sous le ciel démesuré. Vagues d'or, vagues d'émeraude, vagues d'argent, vagues de bronze, vagues de cristal, toutes accouraient écumantes et rapides du large. Elles mouillaient le sable de leur bave amère, puis se retiraient en y laissant des débris d'algues et de coquillages. Parfois une colère mystérieuse, venue d'au delà de l'horizon ou jaillie du plus surnois des gouffres, les lançait soudain à l'assaut

LES DEUX INGÉNUS

des brise-lames, qui les rejetaient grondantes et déchirées. Baisers enveloppans de la brise, menaces, frissons glacés des eaux, tout le souffle véhément de la mer me reprenait, me possédait et me donnait le vertige. Je ne pensais plus à la folie des hommes, je n'entendais plus la faible voix des canons. Qu'étaient ces misères devant le spectacle de l'infini, l'éternelle menace de mort, et l'éternelle promesse de résurrection du flux et du reflux?

Yella m'écrivit quelques lettres. Je fus blessé, guéri, de nouveau blessé. Tout à coup Yella cessa de m'écrire.

Quand je revins à Anvers après cinq ans d'absence je n'y trouvai que ruines et sujets d'affliction. L'oncle Nest était mort, ce n'était rien, c'était positif. Mais morts aussi, M. De Man Pacha, la Fraülein, l'oncle Arthur, Doudouce, le capitaine Henri. La mort frappe sans

LES DEUX INGÉNUS

colère, et toutes les existences, les bonnes comme les mauvaises, finissent en tragédie. Edgar et Marcel faisaient la fête et dilapidaient les derniers biens de tante Bethe. Monstres dénaturés ils finirent par enfermer leur mère dans un asile d'aliénées. Mes sœurs étaient mariées à l'étranger. Mes parents, heureusement, vivaient encore. Affaibli par la maladie, je ne pouvais plus songer à aller en mer. Je sollicitai un emploi à l'administration communale d'Anvers. On me casa à la bibliothèque populaire, où je suis encore. Tous les jours de 8 heures du matin à 16 heures, dimanches et jours de fête exceptés, je distribue des livres à la jeunesse avide de s'instruire. C'est moi maintenant qui reçois les listes laborieusement dressées. Mes clients s'imaginent toujours que les dactylographes de Calcutta ou les petits épiciers de l'Hon-

LES DEUX INGÉNUS

duras ont une vie plus mouvementée qu'eux, et qu'il est nécessaire d'aller bien loin pour trouver la faim, les blessures et le malheur. Ils ne pensent déjà plus à l'écrasante et atroce aventure de 1914-18. Non, ce sont toujours Mayne-Red, Aymard, Jules Verne qu'il leur faut, auxquels se sont venus ajouter quelques noms nouveaux : Kipling, Wells, London. Il y en a qui viennent en costume de boy-scout, le lasso autour des reins, le couteau à la ceinture et la bouche pleine de gomme à chiquer. Je ne puis m'empêcher de rire un peu à leurs dépens, et, comme on le faisait avec moi, je leur glisse par le guichet les *Oraisons funèbres*, *Silvio Pellico*, ou le *Voyage autour de ma chambre* suivi de la *Jeune Sibérienne*. Quelquefois même je donne un petit volume dont je suis l'auteur, *Croquis du Front*. Ils n'en veulent à aucun prix. Quoiqu'ils

LES DEUX INGÉNUS

soient déjà en circulation depuis quatre ans, toutes les pages de mes croquis ne sont pas encore coupées. Une de mes victimes s'est même vengée en écrivant « Quel raseur ! » sur la page de garde. Et, dans le texte, ce lecteur irrité a souligné, au crayon rouge, trois scandaleuses fautes de français, sans compter les préférer que, les malgré que, les assez bien (pour pas mal ? etc.), dont je me rends habituellement coupable. Pourtant je ne me décourage pas. La littérature était peut-être ma vraie vocation. M. le Directeur de la bibliothèque, Wilm Schepmans, me complimente parfois sur mes essais. Il prétend que si je voulais un peu serrer mon style je pourrais devenir un amateur distingué.

A quoi bon ? Plus rien ne me tente depuis que j'ignore ce que Yella est devenue. Comment pourrais-je encore aimer, redire à une autre ce que je lui

LES DEUX INGÉNUUS

ai dit, donner les caresses que je lui ai données? Yella, Yella, ô ma Yella, ma fée aux cheveux noirs et aux yeux sauvages, où es-tu? Quel vaisseau fantôme t'a emportée vers l'océan sans rivage d'où jamais l'on ne revient? Es-tu devenue infidèle ou couchée pour toujours dans un tombeau étroit, dans la forêt vierge ou à l'ombre des rochers bleus? Les requins voraces frôlent-ils de leur nageoire brune ton linceul de nacre ou de corail? Mais la mer qui t'a ravie, un jour peut-être, te rendra, et te rejettera sur le sable ou vivante ou morte...?

En attendant ma vie n'a plus ni clarté, ni jeunesse, ni joie. Souvent j'envie le sort de mon frère Guido. Guido n'est plus de ce monde. Comme moi, Guido fit la guerre, fut blessé et prisonnier. Un soir il revint parmi nous besace au dos et plus barbu que le Juif errant. Il

LES DEUX INGÉNUS

était devenu taciturne et semblait méditer quelque projet mystérieux. Il disparut. Et peu de temps après nous apprîmes qu'il s'était fait moine à l'abbaye de Westmael.

Nous n'en revenions pas, Guido l'athée, Guido le libertin! Pendant son noviciat nous fîmes l'impossible pour le tirer de là. En vain. Guido resta inébranlable et entra définitivement dans les ordres. Quand tout fut accompli j'allai le voir; il avait déjà l'air d'un saint.

— Me diras-tu, lui demandai-je, d'où cette soudaine vocation t'est venue?

— J'ai assez vu, répondit Guido, pour savoir qu'il n'y a rien à espérer des hommes. Je suis homme et notre hideuse méchanceté me fait horreur. C'est une folie, une stupidité sans nom, que de vouloir diriger, instruire, perfectionner les autres quand on est soi-même un insondable gouffre d'ignorance, de sot-

LES DEUX INGÉNUS

tise et de perversité. Il faut que je me corrige ou que, tout au moins, je ne sombre pas davantage dans l'enfer des iniquités humaines. Pour cela, prier du matin au soir n'est pas de trop.

— Alors tu crois en Dieu?

— Je crois en ce qui n'est pas absurde. Or toute la philosophie moderne, la science sont aberrantes et absurdes.

— Et M. de Voltaire que tu aimais tant?

— Je l'aime toujours; la preuve c'est que je vais cultiver mon jardin.

Et Guido, ramassant une bêche, se dirigea vers le cimetière de l'abbaye où les trappistes creusent leur fosse un peu tous les jours. Ce Guido a toujours été un garçon à idées profondes.

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-huit octobre mil neuf cent vingt-trois

PAR

E. ARRAULT ET C^{ie}

à Tours

pour

BERNARD GRASSET





